AURA WYLEZYNSKA

L'ÉMIGRATION POLONAISE en France

Illustrations de X. KOZMINSKI

Éditions des *Amis de la Pologne*

1928

Les Amis de la Pologne

Font appel à TOUS LES FRANÇAIS
sans distinction de parti, ni de confession

Leur Programme :

Faire connaître la Pologne pour la faire aimer.

Leur action :

Conférences, concerts, fêtes, pèlerinages, bals, cinéma, banquets, publications, presse, cours, voyages en Pologne, etc.

COMITÉ CENTRAL : 16, rue de l'Abbé de l'Epée, PARIS (5e).
Tél. : Gobelins 62 10. Compte Postal : Paris 880-96.

GROUPES RÉGIONAUX : Versailles, Rennes, Nantes, Laval, Soissons, Mulhouse, Colmar, Strasbourg, Metz, Marseille, Toulon, Montpellier, Arles, Avignon, Alger, Albi, Besançon, Cognac, Béziers, Saint-Omer, Charleville-Mézières, Le Havre, St-Lô, Châlons-sur-Marne, Angers, Lunel, Troyes, Châteauroux, Mauriac, Poitiers, Arras, Aurillac, Figeac, Le Creusot, Montceau-les-Mines, Autun, Cholet, Saumur, Clermont-Ferrand, Beaune, Bourg, Mâcon, Barcelonnette, Embrun, Briançon, La Rochelle, Cherbourg, St-Servan, Nîmes, Aix-en-Provance, Béthune, Commercy, Rochefort, Carcassonne, Alais, Constantine, Bordeaux, Toulouse, Sélestadt, Le Mans, Nancy, Caen, Reims, Epernay, Alençon, Lyon, Digne, Draguignan, Sisteron, St-Jean-d'Angély, Chartres, Nogent, Blois, Châtellerault, Moulins, Cannes, Epernay, Verdun, Bougie, etc.

COMITÉ DU QUARTIER LATIN (pour les Etudiants).

COMITÉ D'ACTION UNIVERSITAIRE ET SCOLAIRE.

COMITÉ DE RÉCEPTION.

FRÈRES D'ARMES FRANCO-POLONAIS.

SECTION D'ART DRAMATIQUE.

SECTION CINÉMATOGRAPHIQUE.

GROUPES SCOLAIRES aux Ecoles Normales, Lycées, Collèges, Ecoles Primaires Supérieures, Institutions libres de Paris, Alger, Amiens, Nantes, Saumur, Angers, Nancy, Châteauroux, Carcassonne, Aurillac, etc., etc.

En collaboration avec

LE GROUPE PARLEMENTAIRE FRANCO-POLONAIS
LES AMIS DE LA POLOGNE EN BELGIQUE
LA SOCIÉTÉ ITALO-POLONAISE
LES AMIS DE LA FRANCE EN POLOGNE

BIBLIOTHEQUE DE SCIENCES PO
1704208
FLM.8°0101
(SUR PLACE)

Nancy. 1932
1000561

AURA WYLEZYNSKA

Wojnarowicz

L'ÉMIGRATION POLONAISE
en France

Illustrations de X. KOZMINSKI

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE · SCIENCES POLITIQUES

Éditions des *Amis de la Pologne*

1928

Du même auteur :

RYSZARD BERWINSKI, étude (1914).
A LA PORTE DORÉE, roman (1921).
MARIE LESZCZYNSKA A LA COUR DE VERSAILLES (1922).
SURPRISES SENTIMENTALES, roman, prix G. Zapolska (1923).
LE LIVRE DU TOURMENT, roman (1926).
JEUNES POÈTES POLONAIS (1926)
LA FÉE BLANCHE (MARIE KALERGIS) (1927)
LA VILLE ENCHANTERESSE, roman (1928).

Traductions :

D. MEREJKOWSKI — NAISSANCE DE DIEU (1926).
L. MICKIEWICZ. — MÉMOIRES. — En collaboration avec S. P. Koczorowski (1926).

I. — Gloire aux Vaincus

« Dieu est avec Napoléon, Napoléon avec nous. » Ils le croyaient fermement, les légionnaires polonais qui s'échappaient par les forêts, traversaient à la nage les rivières, passaient secrètement les frontières, quittaient la Pologne occupée par l'ennemi afin de combattre pour elle sous les drapeaux français. Ils combattirent en Italie, en Espagne, en Égypte— partout où le grand chef ordonnait de combattre. Ils combattirent vaillamment :

> « Empereur, pour toi, sous les regards de l'Europe,
> Nous accomplissions des miracles de bravoure et de gloire
> Pour toi, nous avons su vaincre et mourir. »

Et ils tombaient en beauté, de la mort des vrais soldats dont leur donna l'exemple ce Bayard polonais, le prince Joseph Poniatowski.

Les premiers émigrés que connut la France furent précisément les vétérans de l'armée impériale. L'accueil fait à ces frères d'armes qu'animait le même esprit et qui versèrent avec les Français leur sang généreux, fut hospitalier, enthousiaste et cordial. Cette chaude fraternité d'armes franco-polonaise fut à jamais fixée par l'image bien connue qui représente un lancier polonais et un grenadier napoléonien se tendant les mains, tandis que la France entourée d'aigles impériales les bénit. L'image porte l'inscription : « Français et Polonais de tous temps amis. »

Mais Napoléon I^er^ tomba sans rétablir la Pologne. Ceci fut, d'ailleurs, peut-être une des raisons de sa chute. N'a-t-il pas dit lui-même à Sainte-Hélène : « Je sacrifiais les Polonais à mes convenances. J'aurais dû rétablir la Pologne ; c'est la clef de voûte de l'Europe. » Après le congrès de Vienne, eut lieu le nouveau partage de la Pologne. Pendant quinze ans, elle rassembla ses forces pour secouer le joug. L'attentat contre le Palais du Belvédère, à Varsovie, qu'habitait le grand duc Constantin (29 novembre 1830) donna le signal de l'insurrection. Elle gagna tout le pays. Comme

l'armée polonaise existait encore, la lutte fut régulière. Les contingents polonais se battaient bravement, les paroles de la chanson française aux lèvres et les cœurs entraînés par ces vers de Casimir Delavigne :

« Qui vivra sera libre,
Et qui meurt, l'est déjà.
Polonais, à la baïonnette!..... »

Toutefois ceux-là seuls qui tombèrent à l'ennemi obtinrent la liberté... L'insurrection fut étouffée, en partie, faute d'hommes appropriés à la situation, faute de foi en la victoire chez ceux-ci, faute d'ardeur suffisante chez ceux-là ; en partie parce que l'aide de la France, sur laquelle tout le monde comptait, ne vint pas. Il se constitua à Paris un comité dont furent membres Hugo, Béranger et le Général Lafayette, qui fut le porte-parole de l'opinion publique lorsqu'il déclara : « Toute la France est polonaise. Le gouvernement français, j'aime à le croire, est polonais aussi. Mais au nom de Dieu, qu'il le montre d'une manière énergique! »

Cependant le gouvernement pusillanime de Louis-Philippe ne voulut pas venir en aide à la nation sœur, malgré la promesse faite par ce roi qui dans son discours du trône s'exprime ainsi : « La nationalité polonaise ne pourra pas mourir. »

Les insurgés, obligés de quitter la Pologne, devaient être désarmés.

Les troupes polonaises approchaient de la frontière prussienne en ordre et dans un profond silence : les compagnies, les régiments, les divisions se suivaient, les chevaux traînaient des fourgons. A la frontière, les autorités étrangères surgirent :

« Arrêtez! à bas les armes. »

Ils déposent les armes : des lances, des carabines, des sabres. Le tas s'accroît, devenant de plus en plus haut ; c'est l'ensevelissement de l'arme vivante et chérie. Parfois une larme chaude tombe sur le fer, plus souvent encore un triste sourire d'adieu.

Parmi les insurgés, les uns retournent dans leur pays, d'autres n'y veulent pas retourner : « En France! » A pied, en diligence! Quelques heures seulement les séparent de la

Pologne et ils demandent où est la route qui les conduit en France. Alors ils se dirigent vers la France par l'Allemagne en une longue marche triomphale. C'est une chose étrange et inconnue dans l'histoire : les vaincus marchent comme des triomphateurs. Le peuple allemand ainsi que les monarques allemands accueillent les soldats polonais comme des soldats de la liberté et les poètes composent des hymnes en leur honneur. Cet élan de sympathie est général et tellement enthousiaste qu'il influe sur l'émigration d'une manière favorable, éveillant en elle la conscience de sa force et la foi en sa cause.

Dans le nombre des émigrés volontaires (quelques milliers d'hommes) se trouvaient les membres de la dernière diète, les chefs de l'armée et ses officiers, les savants et les hommes de lettres, la petite noblesse et l'aristocratie. Ce n'était donc pas l'émigration d'un seul parti, mais la fleur de la nation, son avenir, tout ce qu'elle comptait de noble et de beau. Ils devinrent pour l'Europe une protestation vivante contre l'oppression. Ils avaient des paroles de révolte sur les lèvres et ils portaient dans leurs cœurs l'espoir en Dieu.

Pour parvenir en France, les pèlerins polonais se dirigèrent sur Strasbourg et Metz. Troublés et émus, ils franchirent la frontière. Pleins du souvenir des guerres faites en commun et des liens qui unirent pendant des siècles les deux nations, ils saluèrent la terre française comme une seconde patrie.

Par une après-midi d'octobre 1831, un jeune homme en « czamarka », vêtement inconnu ici, la main en écharpe, s'acheminait vers la rue populeuse et bruyante du Faubourg Montmartre. Il regardait tout autour de lui comme quelqu'un qui ne connaît ni son chemin ni la vie du pays. C'est avec intérêt d'abord que le peuple de Paris, toujours curieux, s'approcha de lui. Mais lorsqu'on eut appris qu'il était Polonais, la curiosité se changea en joie. Un cri retentit : « Honneur à la Pologne. » Tel fut le premier accueil chaleureux que l'émigration polonaise reçut à Paris. Et bien que le gouvernement français s'opposât souvent à cette sympathie, elle resta inébranlable ; pendant de longues années, l'idée de l'indépendance de la Pologne enflamma les esprits des savants, des artistes et des ouvriers français. Les Polonais furent regardés comme des « concitoyens » et traités toujours avec estime et amitié.

Tout d'abord l'opinion publique exerça une telle pression sur le gouvernement français que celui-ci se vit obligé d'accorder sa protection aux réfugiés polonais. A ce moment-là, le seul comité franco-polonais existant était présidé par La Fayette, toujours fidèle à la fraternité d'armes avec Kosciuszko. Le comité La Fayette avait son siège 12, rue Taran ; il entourait les émigrés de sa protection morale et leur accordait un appui matériel.

Les proscrits polonais, non découragés par l'attitude du gouvernement français pendant l'insurrection, espéraient pouvoir former des légions en France. Idée d'autant plus difficile à réaliser que l'armée polonaise émigrée se composait en majorité d'officiers, les soldats ne constituant qu'un quart du nombre total de son contingent. Mais il n'en fut pas tenu compte, surtout, lorsque la France créa des dépôts à Besançon et à Avignon, où l'on menait une vie de caserne, en effectuant des exercices en vue de la guerre future. A partir du moment où tout conflit armé entre la France et la Russie devint impossible, les dépôts furent supprimés et la situation empira, car la Chambre vota « la loi d'Orloff » qui mit les émigrés sous la tutelle exclusive de la police, leur rendant plus difficile le séjour à Paris et entravant leur liberté.

Le gouvernement français, désireux de se défaire de ces étrangers qui apportaient le ferment de la révolte, chercha à obtenir du tsar et du roi de Prusse l'amnistie pour les Polonais, mais ceux-ci refusèrent de profiter de ces grâces et bienfaits. Ils restèrent en France, dans le seul pays vraiment bien disposé en leur faveur, où malgré la froideur du gouvernement, la population prenait toujours leur parti.

Déçus dans leur espoir de former des légions, les Polonais se jetèrent dans le tourbillon des luttes politiques. Les uns essayaient d'obtenir l'appui des gouvernements d'Europe, d'autres le réclamaient, faisaient appel à la justice en s'adressant à l'opinion publique. La pensée polonaise, au lieu de s'acheminer vers un but uni que, prit plusieurs directions et il en résulta nombre de clans politiques qui contenaient déjà en germe tous les partis polonais actuels. C'est dans l'émigration quil faut chercher les créateurs de nos camps parlementaires d'aujourd'hui. Bien entendu, les émigrés jugèrent qu'il ne suffisait plus de tenir l'Europe au courant de tout ce qui se passait dans leur pays ; il fallait ici, en exil, préparer la vie future de la Pologne libre. Cette obsession

de politique eut des conséquences funestes : elle engendra des luttes intestines parmi les exilés.

Si nous considérons la vie des proscrits polonais, inquiète et tourmentée, toute dans leur attente continuelle et désespérée, ce nouvel état des esprits nous paraîtra compréhensible.

La lutte commença, une lutte où l'on combattait au moyen de brochures et de journaux. Chacun écrivait, défendait ardemment sa cause, combattait celle de l'adversaire.

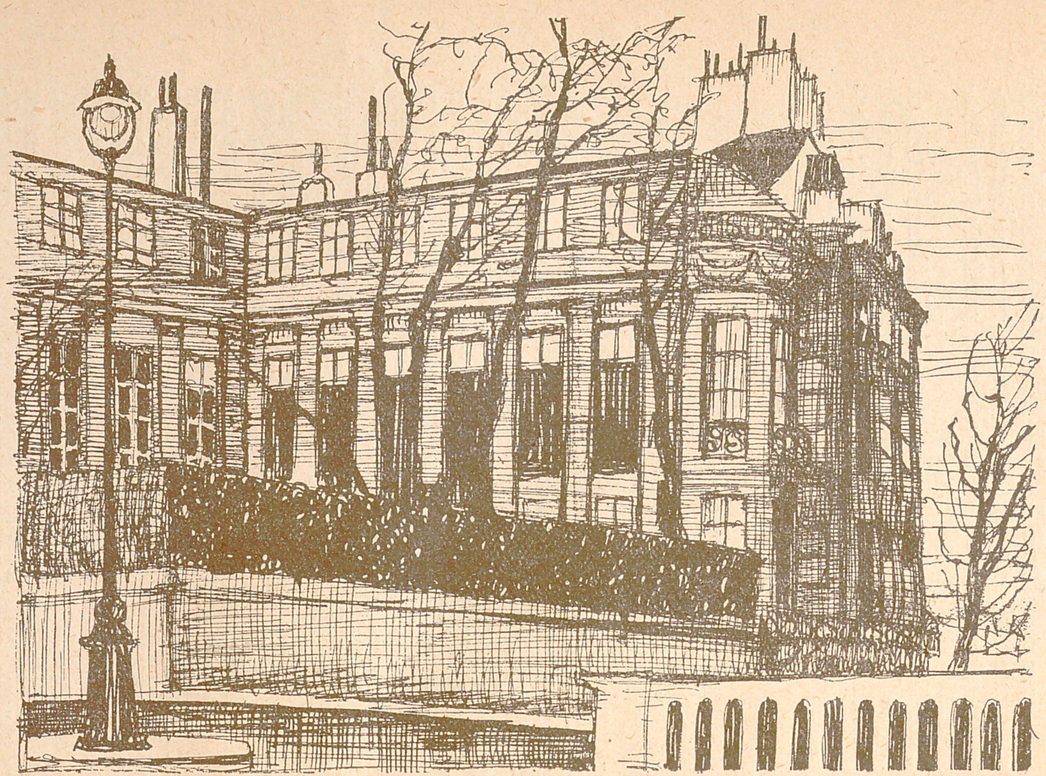
II. — *Le Roi des Exilés*

Au point de vue des opinions politiques, l'émigration polonaise se divisait en deux camps principaux : le camp conservateur et le camp démocratique. A la tête du premier était le prince Adam Czartoryski, autrefois dignitaire à la cour de Russie, et qui avait rendu de grands services dans le domaine de l'instruction publique. Après l'insurrection de 1831, ses biens furent confisqués par le Gouvernement russe et le prince condamné à l'exil, dut quitter clandestinement la Pologne, une valise à la main, accompagné seulement de son secrétaire.

En 1843, le prince Czartoryski acquit à vil prix, pour 100.000 francs, l'hôtel Lambert, situé sur la pointe de l'île Saint-Louis, entre les deux bras de la Seine. Par sa somptuosité, par son intérieur riche et beau, ce palais datant de la grande époque du XVII^e^ siècle était le cadre digne d'un cousin du dernier roi de Pologne, candidat lui-même à la future couronne polonaise, représentant actuel de sa patrie aux yeux de l'Europe entière.

Adam Mickiewicz disait que la future ambassade de la Pologne indépendante serait à l'Hôtel Lambert. Il n'en est pas ainsi. Mais l'Hôtel Lambert joua le rôle d'ambassade pour notre grande émigration et le joua fort bien.

Le point de départ de la politique du prince Adam Czartoryski était celui-ci : l'existence de la Pologne indépendante étant l'intérêt des gouvernements européens, ceux-ci



Hôtel Lambert

aideraient à sa restauration ; il fallait, par conséquent, profiter de toute occasion pour le leur rappeler. Jouissant d'une grande influence auprès des cabinets d'Europe, il espérait par ses relations et ses démarches à Saint-Cloud et à Saint-James hâter la liberté de sa patrie. Il comptait surtout sur la France et l'Angleterre, États constitutionnels — et, grâce à ses efforts, les Chambres dans ces deux pays présentaient de temps en temps des adresses à leurs gouvernements et faisaient entendre d'énergiques protestations contre le démembrement de la Pologne et la violence dont elle était l'objet.

Persuadé que la Pologne devait jouer un rôle marquant dans la future guerre et qu'elle en sortirait victorieuse, le prince Adam avait constamment l'œil sur les questions étrangères : conflit oriental, expédition en Algérie et en Égypte, et son parti avait influé sur la participation de l'émigration à la guerre de Crimée.

Comme il estimait que l'avenir de sa patrie dépendait de l'Europe, il était contraire aux complots et à toute manifestation armée en territoire polonais. L'insurrection pouvait seconder une action diplomatique, mais au moment opportun, qui lui paraissait encore bien lointain ; en attendant, il ne voulait pas disperser les forces de la nation et redoutait de faire inutilement des victimes. Toute révolution sans secours étranger aurait pour résultat la défaite. Il proclamait la nécessité de l'attente. « Attendre, savoir être patient, est le plus grand mérite des masses et la condition indispensable d'une heureuse issue. »

A ce but lointain, à cette lutte future, l'émigration devait se préparer lentement, méthodiquement et par tous les moyens techniques.

En ce qui concernait la constitution de la Pologne libérée, — les proscrits voyaient loin dans l'avenir et dissertaient sur la forme du futur Etat de Pologne, — Czartoryski et son parti étaient pour un gouvernement fort, une monarchie héréditaire. Le prince eut la faiblesse de considérer sa famille comme l'unique dynastie digne du trône des Jagellons et même de se proclamer futur roi de Pologne. Pardonnons-le au grand homme.

Catholique convaincu, le prince s'entourait volontiers du clergé et à l'Hôtel Lambert, on rencontrait des prêtres polonais et français. Montalembert jouissait d'un grand crédit.

Czartoryski était non seulement un homme de grande foi, et de bonne foi, mais il voyait aussi clair dans la réalité. Aujourd'hui, cette foi en la diplomatie peut nous paraître exagérée, mais il faut tenir compte de l'époque. Ce représentant de la Pologne aux yeux de l'Europe était le véritable père des exilés. Nombre d'institutions patriotiques et d'œuvres de bienfaisance lui doivent leur origine. Tous les hommes désireux de travailler pour le bien de la Pologne étaient protégés et encouragés par le prince.

Il faut relever encore un fait à l'honneur du prince Adam : quand éclata l'insurrection de 1863, cet homme, déjà près du tombeau, qui jusqu'à présent n'avait cru qu'en la diplomatie, salua avec enthousiasme, dans son dernier discours prononcé à la réunion commémorative du 3 mai, le mouvement pour la liberté, et bien qu'il eût été toute sa vie contraire à ce genre de manifestations, il s'inclina devant ceux qu'il avait appelés autrefois « de faux prophètes » et bénit ceux qu'il avait surnommés « des insensés ».

III. — Pour notre liberté et pour la vôtre

Bien différentes étaient les croyances et les illusions de la démocratie. Il a déjà été dit que pendant les premières années de l'émigration, une unanimité de vues presque générale régnait parmi les exilés, mais le gouvernement français, en refusant son appui, jeta une partie des réfugiés, d'opinions plus radicales, dans les bras des partis de la gauche. Démocratique, la Pologne le fut toujours par ses idées et tous ses grands poètes professaient des principes libéraux. Michelet a bien dit que la France et la Pologne furent toujours l'avant-garde de la fraternité humaine.

Pour les démocrates de l'émigration, la résurrection de la Pologne ne devait pas être jeu de diplomates comme pour les conservateurs, mais acte de justice ; ils la croyaient nécessaire non seulement à l'équilibre du monde, mais aussi à son bonheur et à sa tranquillité. Ayant perdu confiance en « l'Europe pourrie », ils proclamaient la fraternité des peuples et c'est parmi les peuples, non parmi les États,

qu'ils cherchaient des adhérents à leur sainte cause.

Sans attendre que sonnât l'heure opportune au cadran de l'histoire, ils voulaient agir dès maintenant : ils envoyaient des émissaires en Pologne, tramaient des complots, organisaient des expéditions en vue d'un soulèvement.

L'action de la Société Démocratique n'a pas obtenu de résultats réels et heureux et, au point de vue pratique, le prince Adam Czartoryski et son parti avaient raison quand ils l'accusaient de disperser les forces de la nation, d'autant plus que toute tentative de révolte avait pour effet de nouvelles répressions de la part des États conquérants. Et pourtant, le mouvement révolutionnaire en Pologne, provoqué et entretenu par l'émigration, eut une grande importance : il maintenait l'esprit polonais toujours en éveil, et constituait un acte de protestation contre le démembrement de la Pologne. Il attestait que l'on pouvait rendre captifs les corps, mais qu'on ne pouvait enchaîner l'esprit. « L'esprit, éternel révolutionnaire », comme a dit Slowacki.

Sans ces actes « insensés », qui sait si la nation aurait gardé son âme intacte et si le moment de la restauration de la Pologne ne serait pas venu trop tard? Grâce à l'action de la démocratie, qui était comme un appel : « Sois prêt! sois toujours à l'avant-poste! Tu n'as pas le droit d'oublier que la Pologne n'est pas encore libre », grâce aussi à notre grande poésie romantique qui s'infiltrait en Pologne, malgré les frontières, les yeux des Polonais purent fixer sans danger « le soleil de la Délivrance », le jour où il leur fut donné de saluer « l'aurore de la Liberté ».

Et les victimes? Mickiewicz disait qu'il n'y avait pas de victimes inutiles, qu'elles constituaient la rançon de la liberté. « Ce sang a été donné en offrande à la patrie, croit-on qu'on puisse le voler? »

Sans perdre de vue le triste temps présent, les démocrates de l'émigration travaillaient à l'édification d'un futur État polonais établi sur un élément nouveau : le peuple. On répétait après le poète : « J'aime le peuple plus que les ossements des morts. » Les uns avaient adopté les idées de Saint-Simon et croyaient à l'avènement d'une nouvelle morale : tous les hommes se considéreraient comme des frères et les nations, au lieu de se haïr et de s'entr'égorger, finiraient par s'aimer mutuellement. D'ailleurs, depuis des siècles la Pologne avait pour devise : « Pour notre liberté et pour la vôtre » et à cette grande devise, elle resta

fidèle, même aux moments de pire abattement moral.

Il ne suffisait pas aux émigrés de tramer des complots, d'organiser des expéditions en Pologne, de rêver à son avenir, ces « alouettes de la sainte cause » volaient à chaque appel de la liberté, avides de réaliser au plus vite leur idéal, si ce n'était chez eux et pour eux, au moins chez les autres et pour les autres. Ils alliaient leur cause à la cause de tous les opprimés. Pendant tout le XIX^e^ siècle, il n'y eut pas de mouvement insurrectionnel auquel les Polonais ne prirent part en nombre plus ou moins grand, soit en légions, soit individuellement.

En 1848, année du « printemps des peuples », Adam Mickiewicz forma à Rome avec ses compatriotes une légion qui combattait pour la liberté de l'Italie. Il entreprit une propagande pour l'amélioration des relations politiques et pour un idéal d'amour et de sacrifice. Revenu à Paris, il y organisa de nouvelles formations, composées en partie des adolescents qui avaient quitté la Pologne espérant y revenir l'arme à la main. Leur courage resta inébranlable malgré toutes les vicissitudes du sort.

Quand éclata à Paris la révolution de février, plusieurs Polonais y prirent une part active. Le peuple de Paris parvenu au pouvoir témoigna beaucoup de sympathie à la malheureuse nation polonaise et son enthousiasme pour les émigrés, n'eut pas de bornes. Michelet relate une scène dont il a été témoin à l'église de la Madeleine, en 1848, pendant la fête des nations, et que les gravures populaire ont rendue immortelle. D'ailleurs des moments semblables se répétaient maintes fois. Des ouvriers arrêtaient les émigrés dans la rue, les embrassaient, leur donnaient de l'argent par force. A la nouvelle de l'explosion de l'insurrection en Posnanie, les Polonais qui s'en allaient prendre part au soulèvement, laissèrent en toute confiance leurs femmes, leurs enfants et leurs vieillards à ces frères français. Les Français demandaient où l'on pouvait s'enrôler pour aller se battre pour la Pologne. Plusieurs d'entre eux purent réaliser ce désir, comme un certain Nadar qui, ayant ajouté la terminaison « ski » à son nom, coiffé d'une « rogatywka » polonaise, traversa le Rhin.

L'état d'esprit des émigrés en 1848 fut sublime. Tous les exilés vivaient en état de ferveur patriotique ; il leur semblait qu'ils ne faisaient que bivouaquer en France, qu'un jour ou l'autre, ils reviendraient dans la Pologne libre. Et ils

quittaient Paris, les uns se rendant directement en Posnanie, où ils s'engageaient dans les troupes insurrectionnelles, d'autres croyaient servir la cause de la Pologne en prenant part à la révolution hongroise et italienne.

Mais le « printemps des peuples » prit bientôt fin et fit place à une réaction encore plus dure à supporter. De nombreuses arrestations attiédirent l'ardeur, puis vint le gouvernement de Lamartine hostile à notre émigration. L'espoir fut que la liberté finirait par triompher et que les mains du prolétariat changeraient la face de l'Europe. Le peuple français cessa de chanter :

> « Les peuples sont pour nous des frères
> Et les tyrans des ennemis. »

L'émigration eut à souffrir de nouveaux tourments. Les réfugiés qui voulaient prendre part au mouvement révolutionnaire et obtenir un passeport qui leur permît de quitter Paris, durent renoncer aux subsides français. A leur retour, ils trouvaient close la porte de la France hospitalière, ou bien ils étaient accueillis par la malveillance du gouvernement. Partis au milieu des acclamations, ils trouvaient en revenant le calme de l'indifférence.

Et pourtant, on était en l'an 1849, à l'heure où Adam Mickiewicz, dans son journal « La Tribune des Peuples », parlait en défenseur de tous les peuples opprimés et de tous les combattants pour la liberté, et où il exprimait l'espérance — combien illusoire — que le gouvernement de Louis-Napoléon ferait renaître l'Europe.

IV. — Les Messagers de la Bonne Nouvelle

Encore à l'heure actuelle, notre manière polonaise de comprendre la poésie et l'art porte une certaine empreinte de romantisme. Nos opinions philosophiques puisent à cette source ; nos plus belles, nos plus hautes idées ont été bercées par les maîtres de cette époque.

C'est au sein de l'émigration de 1831 que se forma et se développa en effet, non seulement la pensée politique polo-

naise actuelle, mais aussi l'essentiel de nos tendances et de notre esprit. Paris y contribua plutôt par son ambiance stimulatrice que par une influence directe. Grâce à cette ambiance toute chargée d'idées, l'effet fut rapide et fécond.

Mais c'est surtout au fait que jamais la Pologne n'a fourni à la fois autant de grands hommes, autant de hautes intelligences, autant de cœurs doués d'une rare sensibilité, qu'il faut attribuer l'épanouissement extraordinaire de toutes les richesses spirituelles de la nation. De plus, ces grands hommes se sont trouvés réunis dans des conditions particulièrement favorables à l'effort créateur, — loin de leur pays, mais entièrement préoccupés de sa destinée.

Entre 1830 et 1860, les personnalités les plus marquantes : poètes, artistes, penseurs, quittaient la Pologne pour aller s'établir à l'étranger. Les uns y étaient forcés à cause de la part qu'ils avaient prise à l'insurrection de 1831, les autres ne pouvaient plus supporter les conditions nouvelles dans lesquelles se trouvait le pays ; la plupart étaient sans espoir de retour. Mais, chose étrange dans l'histoire, ceux qui étaient loin de leur pays, gouvernaient le pays. Surtout les poètes. La Pologne étant partagée, opprimée par trois différents régimes, la vie intellectuelle ne pouvant pas s'y développer, tout pouvoir spirituel passa dans les mains des poètes exilés. C'étaient eux qui guidaient leur patrie vers une nouvelle destinée, ils furent en même temps les bardes, les chefs, les rois sans couronne, les Rois-Esprits. A distance, ces privilégiés de la Nation rayonnaient sur le pays par la puissance de leur pensée, par la beauté de leur parole. On éditait en France des œuvres qui, secrètement, traversaient les frontières pour parvenir au « pays des tombes et des croix », plongé dans une apparente torpeur. Ces livres furent salués comme des messagers de la Bonne Nouvelle, vénérés à l'égal des Saintes Écritures. Mais quelles difficultés ne rencontraient-ils pas avant de parvenir aux mains du lecteur et quelles étranges destinées les attendaient en plein XIX^e^ siècle, siècle de civilisation ! Souvent quelque nouveau Bénédictin avec une assiduité égale et avec plus d'amour encore que les Bénédictins d'autrefois, recopiait tel exemplaire qui, par bonheur, avait réussi à tromper la vigilance des gendarmes ; ensuite ce manuscrit passait de main en main, copié à nouveau.

Rien d'étonnant que les livres eussent à subir un pareil sort, puisque même pour leur correspondance privée les

émigrés se heurtèrent à mille difficultés. Ils étaient réduits à se servir d'un langage convenu, à envoyer leurs lettres en utilisant les occasions qui se présentaient, par l'intermédiaire des banques ou avec le courrier diplomatique.

Adam Mickiewicz fut forcé de quitter son pays avant l'explosion de l'insurrection. Il vint à Paris en 1832, âgé de 30 ans environ. Il y passa la plus grande partie de sa vie. Il y vint en poète déjà célèbre, créateur du romantisme polonais, auteur des « Aïeux », œuvre dans laquelle, au nom de toute la Pologne, il a exprimé ses sentiments à l'égard de la Russie. Très vite, il occupa au milieu de l'émigration une place d'importance et il joua toujours un rôle considérable comme poète national, comme représentant et chef des émigrés qui trouvaient en lui un guide et un appui moral, et en même temps un trait d'union entre eux et la France. Cet homme extraordinaire exerçait sur ses semblables une influence énorme par sa profonde sagesse, sa bonté et sa simplicité. On l'entourait d'un véritable culte, on l'invoquait et on allait vers lui avec une confiance illimitée. Aux heures d'inspiration « sublime de fureur » d'après l'expression de George Sand, dans la vie quotidienne « gracieux et sauvage » au dire de Quinet, toujours sincère et simple dans les rapports avec ses compatriotes, ce grand écrivain avait une maison ouverte à tous où l'on pouvait pénétrer à n'importe quel moment, sachant bien qu'il mettrait de côté son travail pour venir en aide à qui en aurait besoin.

Jules Slowacki présente une formation spirituelle toute différente. Il quitta notre pays à la suite des événements de 1831, ayant alors 22 ans. Mais toute sa vie passée loin de la Pologne fut vécue pour elle. Après avoir suivi d'abord les traces de Byron, il trouva vite sa propre voie sur laquelle il sema les trésors éblouissants d'une poésie que notre littérature ne connaissait pas jusqu'alors. Sur sa lyre extraordinairement sensible, il fit retentir, d'une manière charmante et enchanteresse, les voix multiples de l'univers. La richesse de son imagination créatrice surprend, de même que sa débordante fantaisie et l'audace de ses rêves. Coloriste amoureux de lumière, doué aussi d'un merveilleux sens musical, il avait à sa disposition l'éclat des astres, les nuances et les parfums des fleurs, les chants des oiseaux, et autant de pierres précieuses qu'Oscar Wilde lui-même... Sa langue souple, légère, malléable, se prêtait à tous ses

caprices, à tout ce que lui suggérait sa pensée aux méandres infinis.

Plus heureuse que la poésie, sa sœur la musique, la musique de Chopin franchissait les frontières polonaises sans y rencontrer d'obstacles, sans y être arrêtée par les cerbères bien qu'elle transportât, selon la parole de Paderewski, « des canons cachés sous des fleurs ». Dans son langage mystérieux, que les cœurs polonais pouvaient seuls comprendre, l'incomparable artiste exprimait la nostalgie des plaines de Mazovie, du frémissement des forêts de pins, de la poésie de notre peuple resté là-bas dans les lointaines campagnes polonaises où le labeur se mêle de rêve, le chant de larmes et de soupirs, la mélancolie de gaîté. Par ses œuvres, Chopin glorifiait les efforts de l'âme polonaise, son courage, sa force, indéfectible. Les Mazourkas, les Préludes et les Polonaises de Chopin furent pour la Pologne opprimée une louange et un encouragement exprimés dans la langue merveilleuse des sons.

Le contact continuel avec ces grands esprits soutenait la foi dans notre pays, y allumait l'amour, réconfortait les cœurs, maintenait l'espoir des Polonais vers lesquels volait de France sur de blanches ailes d'aigle la poésie d'Adam Mickiewicz, — sur les ailes diaprées d'un oiseau de paradis la poésie de Jules Slowacki,— sur de lumineuses ailes d'ange la musique de Frédéric Chopin.

V. — Je t'aime, Exil...

Vaine fut la foi dans la force armée, illusoire la confiance en la diplomatie, mais nos exilés pleins d'ardeur pour leur mission ne pouvaient se résoudre à croire leur cause perdue.

Ils cherchaient pourtant une explication de leur sort, un espoir dans l'avenir. Ce réconfort leur fut accordé par le messianisme, doctrine mystique qui avait son germe dans les sentiments religieux des Polonais, dans leur nature sensible. On peut dire que cette doctrine se développa dans les âmes de nos poètes depuis la perte de l'indépendance Ce fut André Towianski, arrivé en France en 1840, qui lui

donna une forme définie, en fit une sorte de catéchisme. Il affirmait que la Pologne était destinée à de hauts faits et que, tôt ou tard, ils s'accompliraient, qu'innocente elle prendrait sur elle les péchés des autres peuples pour expier leurs torts. La Pologne, disait-il, est le Christ des nations. De même que le Christ ressuscita et sauva le monde, de même la Pologne finira par triompher pour son bonheur et celui des autres. Au dire de Towianski, une nouvelle ère approchait où les questions sociales et nationales seraient résolues au nom des principes chrétiens, et la chute des oppresseurs ne serait qu'une question de temps. L'avenir est aux mains des petits et des croyants et lorsque l'émigration aura accompli sa tâche sublime et réalisé l'idéal nouveau, elle reverra son pays.

Cet espoir soutint la majorité des exilés au cours des années 1840-1848.

L'état d'esprit des émigrés et les conditions dans lesquelles ils se trouvaient facilitèrent à Towianski la propagation de ses idées. Ces gens jetés loin de leur terre natale, de leurs familles, dans un pays étranger bien qu'hospitalier, menaient une vie triste, dans de mauvaises conditions matérielles ; de plus, ils étaient divisés par des querelles, plongés dans la nostalgie, l'humiliation. Les exilés polonais avaient conscience du préjudice qui leur était infligé et de l'indifférence du monde à leur égard, ils avaient besoin d'un appui et d'une consolation : ils les trouvèrent dans les paroles du maître. Aussi embrassèrent-ils la nouvelle foi avec élan.

La voix du prophète entraîne les poètes, les hommes d'action, grands et petits. Les uns adoptent la nouvelle croyance sans restrictions, avec une confiance aveugle, les autres n'embrassent que certaines vérités et les transforment suivant leurs convictions et leur esprit.

Le plus sensible aux paroles de Towianski fut Adam Mickiewicz, qui depuis longtemps déjà avait été séduit par de semblables idées. Le poète se tenait toujours au-dessus de la mêlée, loin des partis politiques et de leurs dissensions. Sans chercher, comme la plupart de ses compatriotes, à définir la forme du futur État polonais, il travaillait surtout au relèvement moral de l'individu, à ce qu'il considérait comme le plus important pour l'humanité entière, persuadé que c'est dans une vie spirituelle que l'homme puise sa force :

« Plus vous améliorerez et agrandirez votre âme, plus vous améliorerez vos biens et agrandirez vos frontières. »

L'esprit prophétique de Mickiewicz pressentait le sort de l'émigration et la souffrance qui allait venir et il lui donna pour les jours de tristesse un Évangile : « Le livre des pèlerins polonais » (1832), où en comparant les conditions dans lesquelles vivaient ses compatriotes en Pologne avec la vie des exilés, il dit ce qui suit :

« Celui qui reste dans sa patrie et endure la servitude, afin de conserver la vie, perd sa patrie et sa vie ; mais celui qui quitte sa patrie pour défendre la liberté au péril de sa vie, sauvera sa patrie et vivra éternellement. »

Il proclamait que l'émigration devait servir de modèle à l'Europe entière, qu'elle avait pour but la propagation d'un nouvel Évangile de liberté. Méprisant les conquêtes matérielles de la civilisation et la sagesse puisée dans des livres, c'est au cœur et au sentiment qu'il accordait la plus large place dans la vie. Sujet lui-même à des visions, quelquefois mêmes très nettes, prédisant des faits qu'on voyait se réaliser, Mickiewicz croyait fermement à l'inspiration que Dieu ou les mauvais esprits nous envoient. Cet homme qui ne savait séparer ses idées de ses actes, tira de l'enseignement de Towianski une conclusion directe à son usage ; la poésie est vaine, inutile, l'action est plus importante que la parole ; « mieux vaut faire l'histoire que l'écrire.» Il cessa donc d'écrire des poèmes. Élève du maître, il propagea ses idées parmi ses compatriotes et, plus tard, du haut de la chaire au Collège de France et dans « La Tribune des peuples ». (1849).

A l'inverse de Mickiewicz, l'autre grand poète polonais, Jules Slowacki, mit son prodigieux talent au service de la nouvelle doctrine. Avant la période du messianisme, bien que grand patriote (il suffit de lire son drame « Kordian » et ses poésies lyriques) Slowacki professait ce qu'on appela plus tard « l'art pour l'art ». On le lui a souvent reproché et Adam Mickiewicz, en juge peut-être trop sévère, disait que la poésie de Jules Slowacki était un temple sans Dieu. Le moment vint cependant, où Slowacki introduisit dans son temple un Dieu, selon l'idéal de l'époque. Il se fit adepte de la doctrine de Towianski, mais en vrai créateur qu'il était, il n'embrassa jamais une croyance sans la transformer selon son âme. Il élargit le « messianisme », en lui donnant une base philosophique. D'après lui, le monde entier n'est

créé que « Par l'esprit et pour l'Esprit » et non pour un but terrestre. Nous sommes entourés de colonnes d'âmes qui nous aident à remplir ici-bas notre lourde tâche. Notre être n'atteint la perfection complète qu'après avoir subi de nombreuses métempsychoses et expié les fautes de la vie précédente.

Slowacki applique cette doctrine à l'histoire de la Pologne dans ses drames et dans un poème sublime, par malheur inachevé, « Le Roi-Esprit ». Il considère que la Pologne a perdu l'indépendance par sa propre faute, par la petitesse de ses fils. Il faut donc élever notre esprit, il faut rendre notre cœur pur et angélique — soyons grands, afin que la grandeur de notre patrie renaisse. Avec courage, mais avec amour aussi, il dévoile les blessures de l'âme polonaise et il les cicatrise par l'espérance. Jamais il ne mit en doute la résurrection de sa patrie.

C'est par lui-même qu'il commence la réforme intérieure ; son attitude envers la vie et envers les hommes se modifie : il devient plus indulgent pour son prochain, plus exigeant pour lui-même.

Un changement se produit non seulement dans les idées du grand poète, mais aussi dans sa manière d'écrire. Les impressions visuelles dont il était fort amoureux perdent pour lui leur valeur. Son imagination continue à lui représenter des visions, mais elles sont sublimes de lumière et semblent provenir des régions célestes. Son style, qui jusqu'alors avait ciselé chaque mot, devient l'instrument docile de son inspiration et ne semble écouter que les voix des esprits supérieurs.

Certains écrivains français partageaient avec nos poètes la foi dans la mission de la Pologne, entre autres Lamennais, ami fidèle de la Pologne et de Mickiewicz. Le poète disait de lui qu'il était l'unique homme de l'Occident qui pleurât sincèrement la défaite de l'insurrection de 1831. « Les paroles d'un croyant » traduites en polonais furent considérées comme une œuvre nationale et trouvèrent de nombreux lecteurs en Pologne ; on se passait ce livre de main en main au risque de perdre la liberté et même la vie. On se grisait de ces paroles prophétiques :

« Dors, ô ma Pologne chérie, dans ce qu'ils appellent ta tombe, moi je sais que c'est ton berceau. »

Les adeptes de Towianski se rassemblaient dans l'église Saint-Séverin ; cette vieille église gothique leur donna asile.

Notre-Dame d'Ostrobrama. (Egl. St-Séverin).

Dans la chapelle de l'Immaculée-Conception, derrière le maître-autel, on avait installé un tableau cher à tout cœur polonais, une copie de l'image miraculeuse de la Sainte Vierge de l'Ostro Brama de Vilno, qui jadis avait rendu la vie à Mickiewicz, lorsque enfant il était tombé grièvement malade. André Towianski avait apporté ce tableau à Paris et il l'installa à la place désignée par la Vierge qui lui était apparue dans une vision. Sur le cadre en bois de chêne, on lit l'inscription : « O Vierge, hâtez-vous de venir à notre aide. » Dans cette inscription, la douleur et la foi de toute une génération sont à jamais gravées. Devant cet autel venait prier Mickiewicz, grand poète au cœur humble, devant cet autel aussi a plié les genoux, Jules Slowacki, jadis fier et révolté. Et tant d'autres « frères » venaient déposer là la suprême offrande de leurs cœurs et de leurs larmes.

Qu'ils devaient être bien pour prier dans cette église, toute décorée de vitraux et de sculptures, lorsque sur leurs pauvres têtes tombait l'auguste bénédiction de la Lumière. Ces expatriés, tels des pèlerins qui s'acheminent vers un but sacré et qui oublient toutes les peines de leur route, finissaient par idéaliser leur mission, par aimer leur exil.

« Je t'aime, exil. Douleur, je t'aime,
« Tristesse, sois mon diadème,
« Je t'aime, altière pauvreté..... »

VI. — Nations Amies

Les traditions de fraternité d'armes entre Français et Polonais étaient encore vivantes. On venait de graver sur l'arc de Triomphe les noms des héros polonais de la grande épopée napoléonienne. Les images populaires, contant la vie du prince Joseph Poniatowski — ses adieux à sa femme, sa mort glorieuse, dans les flots de l'Elster, — non détruites encore par la moisissure, continuaient à orner les foyers français. Lorsqu'un exilé de 1831 franchissait le seuil de l'un de ces foyers, il y était accueilli cordialement. On admirait

l'idéalisme polonais, on subissait le charme du soldat-poète, battu dans la lutte inégale, mais non pas vaincu. L'enthousiasme de toutes les classes de la population parisienne fut vraiment très grand à l'égard des Polonais durant ces premières années.

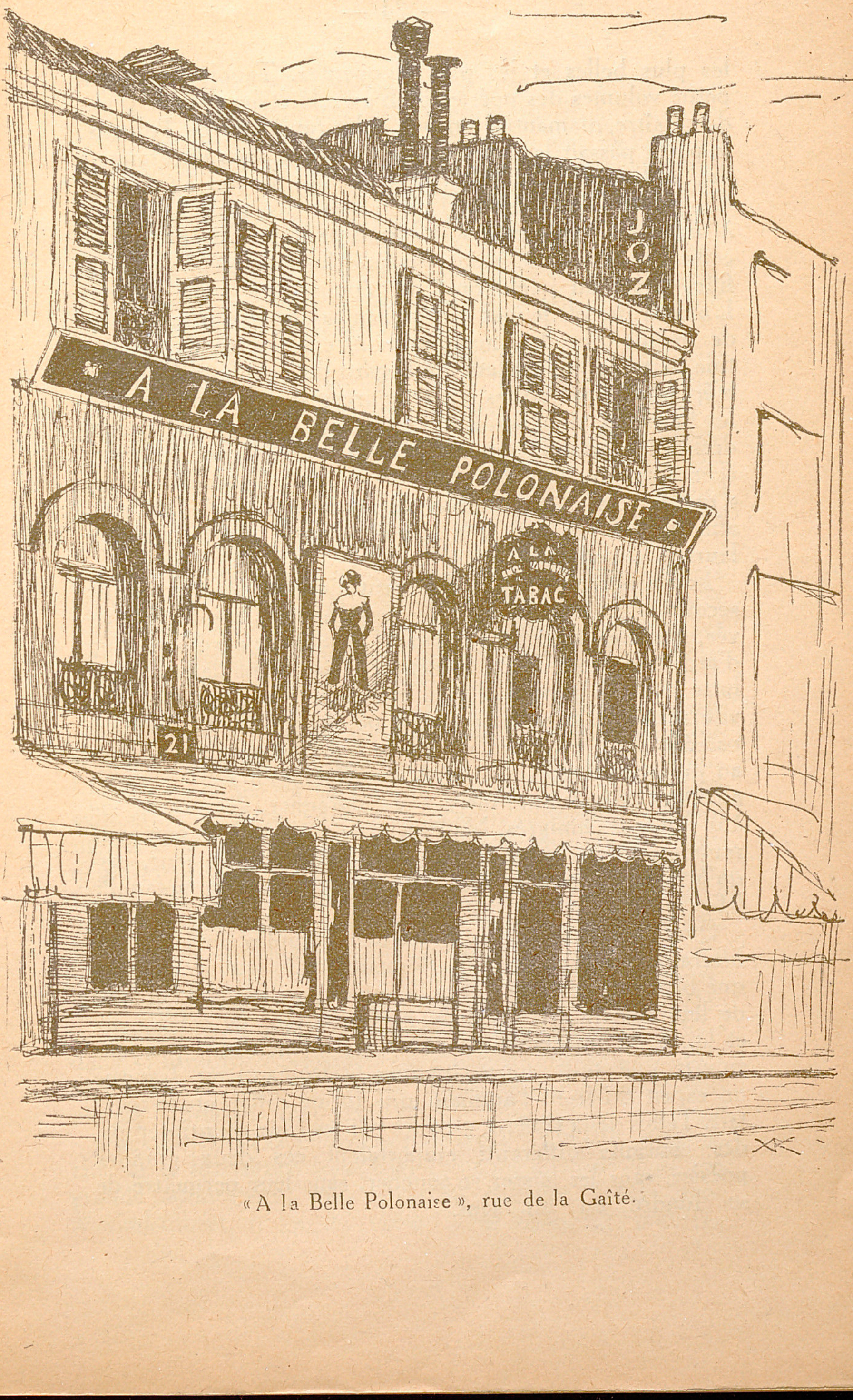
Dans les salles de bal, à côté des inscriptions : « Respect aux dames », on lisait celles-ci : « Honneur aux Polonais! » Les théâtres faisaient représenter des pièces dont les Polonais étaient les héros. L'immense Cirque Olympique était comble lorsqu'on y joua une tragédie en douze tableaux ayant pour sujet les événements de Varsovie, et la direction ne manquait pas de réserver un certain nombre de billets gratuits à l'intention des Polonais. Pendant les entr'actes l'orchestre exécutait la Mazurka de Dombrowski.

Des traces durables de ces sentiments se trouvent encore dans certaines rues de Paris : 21, rue de la Gaieté, la maison a pour enseigne une jeune fille en costume polonais, avec l'inscription : «A la belle Polonaise»; de même au n⁰ 4 de la rue Saint-Denis, se trouve une peinture représentant un faucheur polonais avec l'aigle blanc déployant largement ses ailes à côté de lui. Une légende éloquente dans sa simplicité accompagne le tout : « Vive la liberté! »

Pendant le second Empire, une partie de la ville, notamment les petites ruelles qui se trouvent derrière le Palais de Justice, portaient le nom de « Petite Pologne ». Les émigrés y vivaient en grand nombre. Durant des années, les survivants du romantisme gardèrent un souvenir ému de ce quartier et de ce nom, tout à fait oublié aujourd'hui. Comme jadis la mode était à la Turque, pendant la moitié du dix-neuvième siècle la mode fut à la Polonaise : on portait la confederatka ; on aimait tout ce qui venait de Pologne, jusqu'aux noms souvent impossibles à prononcer. On dansait la polka, la considérant comme notre danse nationale, la mazourka étant trop éloignée du caractère français et trop difficile à apprendre.

La société française cherchait aussi à se rapprocher des exilés polonais sur le terrain des relations mondaines. Souvent ce fut chose bien facile grâce aux jeunes gens. Les cœurs se cherchaient et s'attiraient réciproquement. L'ignorance de la langue n'était pas un obstacle, car ils savaient se parler le plus infaillible esperanto, celui du cœur.

L'un de ces sentiments devint même célèbre dans les annales littéraires de cette époque et se para des paroles



« A la Belle Polonaise », rue de la Gaîté.

les plus belles et les plus éloquentes. Tandis que deux petits volumes des poésies de Słowacki étaient sur le point de paraître, diamants d'un pur éclat rapportés de Pologne, le poète passait les soirs de clair de lune sous les orangers des jardins des Tuileries, avec la fille de son éditeur, la charmante Cora Pinard. Il ne l'aimait pas, mais « il aimait à briser les cœurs et à voir comment ils se brisent ». Pour cette fois, l'histoire n'eut pas une fin tragique... la jeune fille éprise du poète finit par épouser un riche épicier. L'amour de tels jeunes gens, dû au hasard de leur rencontre, de même que les manifestations extérieures de sympathie de toute la population à l'égard du peuple malheureux n'épuisaient pas toutes les ressources des sentiments que les Parisiens nourrissaient envers les Polonais. Ils étaient désireux d'adoucir leur sort. Parmi les étudiants beaucoup économisaient sou par sou vingt francs, prix du billet d'entrée aux fêtes de bienfaisance de l'hôtel Lambert, afin de prendre part à la fête et pouvoir venir en aide à leurs « concitoyens ».

Fait à noter : en plus des institutions et des comités de secours aux émigrés, bien des personnes, d'une façon privée, s'intéressaient bénévolement et souvent avec beaucoup d'ardeur au sort de ces infortunés, les aidant dans la dure lutte pour l'existence. Parmi celles dont le cœur et l'activité méritent la reconnaissance polonaise et sont à jamais passées dans l'histoire de notre émigration, il faut citer au premier rang la bonne Mme Rossignol qui, tout en chantant la « Grand'mère » de Béranger, sacrifia sa vie à la cause des émigrés. Mickiewicz le sut et alla en personne remercier cette brave femme qui, à partir de ce jour, jusqu'à la fin de sa vie, resta une grande amie de la famille Mickiewicz.

Quant au rapprochement des deux peuples sur le terrain littéraire commun, celui du Romantisme, il faut reconnaître que bien que la France et la Pologne fussent alors à l'apogée de leur nouvel art, les deux manifestations de cet art, ici et là, ne se ressemblaient guère. Le Romantisme polonais suivait une tout autre voie que le Romantisme français un esprit différent l'animait, une forme différente le revêtait. Telles deux rivières grossies par les eaux du printemps, des courants différents emportaient ces deux grandes poésies, sans les laisser se toucher, sans leur permettre de se fondre en un seul.

Notre Romantisme, indépendamment des sujets qu'il traitait, qu'il puisât dans son propre passé ou aux sources populaires, avait toujours et surtout en vue la Pologne. Il n'avait pas le droit d'oublier que la Pologne n'était pas indépendante et il devait se souvenir toujours que son devoir était de combattre, par la plume, pour sa liberté. Le poète polonais se faisait des reproches que d'autres lui faisaient également, s'il lui arrivait de perdre, ne fût-ce que pendant des instants bien courts, le souci de sa patrie, au profit et par amour de l'art pur.

Le Romantisme français, au contraire, autorisait parfaitement le poète à tendre à des victoires personnelles. Il était jeune, insouciant, gai malgré le mal du siècle et le manteau byronien dont il se drapait. Le beauté de la poésie le transporte d'admiration ; il s'en grise, tandis que son frère des bords de la Vistule doit se souvenir toujours que la forme du vers n'est que la docile servante de la grande idée de la renaissance de la patrie.

« Ils sont tous bardes », a bien dit E. Schuré. Oui, à cette époque, les poètes polonais devaient être bardes et prophètes, ils devaient quitter la terre et voguer vers les cieux, ils devaient « aimer et souffrir pour des millions d'êtres ».

Néanmoins, les écrivains français, c'est-à-dire les chefs spirituels de la nation, ne nous oublièrent pas. Presque tous les poètes du romantisme, nous pouvons en être fiers, furent des amis de la Sainte Pologne. La chaleureuse sympathie de Hugo pour la Pologne ne diminua à aucun moment de sa longue vie. Alfred de Musset et Vigny déplorèrent maintes fois le malheureux sort de la Pologne. George Sand, l'amie d'Adam Mickiewicz, appréciait à sa valeur le génie de notre grand poète ; Michelet exaltait les victimes de l'insurrection polonaise de 1831.

Lamennais, Montalembert et d'autres illustres orateurs, qui avaient une action directe sur la foule, servirent éloquemment par leur talent la noble cause polonaise. Flaubert dans « l'Education Sentimentale, » juge les Polonais capables de réaliser le plus haut idéal. Balzac nous appelle le seul peuple chrétien du XIX[e] siècle.

Mickiewicz fut celui de nos poètes qui fut le plus rapproché de la littérature française. Lié avec George Sand, sa grande admiratrice, puis, pendant quelque temps avec Montalembert, il l'a été encore avec beaucoup d'autres

personnalités de l'époque. Il écrivait d'ailleurs lui-même en français, pour gagner son pain. Son drame, « Les confédérés de Bar », plut beaucoup à l'auteur de « Lélia » et à Alfred de Vigny, mais fut néanmoins refusé par le Théâtre de la Porte Saint-Martin.

La nomination de Mickiewicz en 1840 comme professeur de langue et de littérature slave au Collège de France le rapprocha plus encore des Français et de leurs plus illustres représentants. C'est de cette époque que date sa grande amitié avec Michelet et Quinet. Ces trois hommes illustres, surnommés la « Trilogie du Collège de France » vécurent pendant des années dans une intimité parfaite. Jusqu'en 1848, les trois amis partagèrent les mêmes idées sur l'avenir de l'Europe. Après la révolution de février une faction les sépara ; leur foi mutuelle et leur confiance réciproque n'en furent jamais altérées.

Mickiewicz, tout comme ses amis, exerçait une profonde influence sur ses auditeurs. Le premier cours de Mickiewicz professé dans ce berceau de la libre science française fut un événement extraordinaire pour le Tout Paris lettré. Lentement, le poète gravit les degrés de la chaire ; vêtu d'une longue redingote marron, une large cravate noire enveloppant son cou, son épaisse chevelure grisonnante surmontant son front très haut, tel que nous le voyons reproduit par un daguerréotype du temps. Parmi ses auditeurs se trouvaient des personnalités comme George Sand, Sainte-Beuve, Michelet, Salvandy, Montalembert. Un contemporain raconte ainsi ses impressions : « Il commença à parler, plein de calme et d'assurance, avec un petit accent. Au fur et à mesure qu'il parlait, l'inspiration le saisissait. Il parla pendant plus d'une heure sans consulter ses notes. Ses belles et profondes paroles nous révélaient des choses dont nous n'avions jamais rêvé. »

Si telles étaient les impressions d'un Français, que devaient ressentir les Polonais, quelle devait être leur joie en entendant leur poète national parler librement devant un public aussi choisi !

Voici l'écho que nous laisse de ces séances un autre auditeur, Michelet : « Tout à coup, Mickiewicz, ayant prononcé certaines phrases, (phrases d'absolution pour les bourreaux de la Pologne), les proscrits polonais se levèrent comme poussés par un ressort. Ils étaient pâles, et des larmes pendaient à leurs longues moustaches. Les bras en l'air, ils

criaient : « Vive la France » et tous les Français de se lever et de crier : « Vive la Pologne ». Un grand Anglais, resté assis, silencieusement pressait de ses deux mains son chapeau contre sa poitrine. Il pleurait comme les autres,

Concevant son rôle plutôt en prophète qu'en savant, dès qu'il embrassa la doctrine d'Antoine Towianski, Mickiewicz jugea bon de la proclamer du haut de la chaire du Collège de France et il n'hésita pas à traiter la question polonaise publiquement, à la face des nations, à la lumière de sa foi nouvelle. Comme Mickiewicz répandait, en même temps que l'enseignement de son maître, le culte de Napoléon I^er^, le gouvernement de Louis-Philippe à qui cela évidemment, ne pouvait plaire, proposa un congé au poète en 1844.

VII. — Dames Polonaises et Femmes Polonaises

On pourrait répartir les Polonaises qui appartiennent à l'histoire de cette époque en deux catégories ; grandes dames qui furent pour la plupart des beautés, — et grandes femmes, toutes, sans exception, séduisantes par la grandeur de leur âme, si ce n'est par leur physique.

Les dames polonaises de la moitié du XIX^e^ siècle parcouraient en berline l'Europe entière, rayonnant par leur beauté et leur esprit, fréquentaient les cours royales, reines elles mêmes des poètes et des artistes. C'était la princesse Sayn-Wittgenstein, amie de Liszt, c'était Mme Hanska, femme de Balzac après dix-huit années de corespondance assidue, c'était Marie Kalergis, habituée des Tuileries, protectrice de Wagner, c'était la princesse Marceline Czartoryska, la meilleure élève et la meilleure interprète de Chopin, qui avait son salon à Paris, et bien d'autres encore. Les autres Polonaises avaient un rôle moins brillant ; elles n'étaient pas citées dans l'Almanach de Gotha, elles n'ont pas contribué au développement de l'art moderne et l'Europe ne parlait pas d'elles. Mais elles jouèrent le

rôle de bonnes fées et de leurs douces mains portèrent secours à leurs frères exilés. Excellentes épouses, véritables femmes polonaises, célébrées par nos poètes et adorées par tout le monde.

Nombreuses furent les femmes polonaises qui savaient ne pas séparer ces deux rôles et qui furent à la fois grandes dames menant une vie mondaine et bonnes patriotes remplissant leurs devoirs.

Telle était la princesse Anne Czartoryska, femme du prince Adam Czartoryski. Elle quitta la Pologne peu de temps après le départ de son mari, mais elle fit avec ses enfants un voyage plus confortable que lui, et elle put emporter une partie des tableaux et des objets d'art que sa belle-mère, la princesse Isabelle, guidée par la devise qu'elle avait fait inscrire sur le fronton du temple de Sybille : « Le passé à l'avenir », avait rassemblés avec tant de soins et d'amour dans son ancienne résidence de Pulawy. Cette collection se trouve actuellement au musée Czartoryski, à Cracovie.

La princesse Anne organisait avec beaucoup de succès des bals de bienfaisance. Très réputées surtout étaient ses ventes auxquelles la reine Marie-Amélie elle-même témoignait beaucoup d'intérêt et envoyait des lots.

L'Hôtel Lambert fut non seulement le refuge d'un parti politique mais, grâce à la princesse, il fut aussi le centre de tous les exilés, le lieu où l'on s'occupait de leur sort, où l'on trouvait toujours les moyens de les secourir, le foyer capable de remplacer pour tous ces gens sans gîte leur maison paternelle, de réchauffer les cœurs les plus glacés et les plus tristes.

La comtesse Iza Dzialynska fut une vraie mère pour les jeunes filles qu'elle élevait à l'Institut des Demoiselles polonaises.

Claudine Potocka, vraie femme évangélique, faible de santé, mais d'âme forte, consacra toute sa vie à soulager les malheurs des autres. Elle porta secours aux blessés pendant la révolution de 1831 et elle fut un ange bienfaisant pour tous ses frères exilés. Sa belle mémoire fut honorée par un groupe de femmes polonaises qui voulant suivre son exemple constituèrent la Société Claudine Potocka.

Sigismond Krasinski et Frédéric Chopin immortalisèrent Delphine Potocka, née Komar, femme malheureuse d'un mari brutal, âme-sœur de l'auteur d'« Avant l'Aube », et

qui, suivant la tradition, chanta au lit de mort de Chopin. C'était une beauté classique, toujours vêtue de blanc, et aussi une vraie grande dame polonaise. Elle dort dans le petit cimetière de Montmorency qu'elle avait choisi elle-même. Sur la colline d'où l'on voit la lointaine vallée, elle repose dans un sarcophage de marbre de Carrare, sur lequel est gravé ce quatrain de Krasinski :

« Le calice de mon sort
Renferme encore des gouttes amères,
Je dois le boire lentement
Le boire jusqu'à la lie... Je dois souffrir..... »

Parmi les femmes fortes, toujours prêtes à offrir leur aide et leur pitié à tous ceux qui en avaient besoin, il faut mettre au tout premier rang Céline Mickiewicz, l'épouse de notre plus grand poète ; elle fut digne du grand nom qu'elle portait.

Fille de la célèbre pianiste, Marie Szymanowska, qui la première parmi les femmes-artistes voyagea en Europe en tournée de concerts, Céline, gaie, charmante, bonne musicienne elle aussi, fut rencontrée par Adam Mickiewicz, toute jeune fille, dans la maison de sa mère à Saint-Petersbourg. En 1834, elle vint à Paris pour partager le sort de l'auteur des « Aïeux ». La vie du poète exilé était très difficile et la tâche de sa femme fut lourde. Ils manquaient souvent de pain pour le lendemain, mais celui qu'ils avaient, ils trouvaient toujours moyen de le partager avec de plus pauvres. Les amis français de Mme Mickiewicz admiraient son courage : ils ne l'avaient jamais entendue se plaindre sur son sort ni exprimer des craintes pour l'avenir.

Dans la maison de Mickiewicz se réunissaient tous leurs compatriotes ; le même accueil hospitalier était réservé aux Français et aux représentants des autres nations.

Mme Mickiewicz était très liée avec Mme Michelet et Mme Quinet, les premières femmes des grands écrivains, et elles formaient ce que leurs maris avaient coutume d'appeler en plaisantant « la seconde triade du Collège de France ». Chaque semaine une de ces dames recevait chez elle les jeunes élèves des trois grands professeurs afin de leur donner l'illusion du foyer paternel.

Mme Mickiewicz, d'une extrême bonté et d'une grande simplicité, était résolue à tout, quand il s'agissait de ceux qu'elle aimait. En 1848, pendant la révolution de février

André Towianski fut emprisonné, par suite d'une dénonciation. Ayant obtenu une audience chez le général Cavaignac, Mme Mickiewicz parla avec tant de chaleur et de conviction que le dictateur lui promit de libérer le prisonnier. Il ne s'agissait que d'obtenir la signature du préfet de police. Mme Mickiewicz, l'ayant aperçu un moment auparavant dans la salle d'attente, osa sonner pour le faire entrer, et elle obtint séance tenante la signature tant désirée. Le soir même, le général Cavaignac racontait dans les salons parisiens qu'il avait fait un faux pas en rendant la liberté à Towianski, mais la faute en était à Mme Mickiewicz, qui aurait su délivrer même Blanqui ou Raspail.

Céline est morte vaillamment, de même qu'elle a vécu vaillamment. Son mari lui a rendu hommage en disant qu'elle avait accueilli la mort tel un soldat à son poste.

Cette grandeur d'âme et cette bonté étaient les traits caractéristiques de toutes les femmes de la famille de Marie Szymanowska, éminente artiste et grande patriote.

Sa petite fille, Marie Malewska, qui à son tour vint à Paris pour épouser Ladislas Mickiewicz, fils du poète, était aussi l'exemple de toutes les vertus féminines. Après la révolution de 1863, pendant de longues années, leur maison fut un nouvel asile pour les exilés.

Un type tout à fait différent, mais également intéressant, est Sophie Mielecka-Wegierska. Fameuse par sa beauté et par son divorce — on divorçait alors rarement en Pologne—, héroïne d'un roman de Zmichowska, inspiratrice des dernières poésies de Jules Slowacki, amie de Julien Klaczko, de Cyprien Norwid entre autres, elle vint à Paris après la mort de son second mari, pour y gagner sa vie. Elle la gagnait comme correspondante anonyme de journaux polonais. Ce fut la première femme polonaise qui vécut uniquement de sa plume. Pendant de longues années, elle informa la Pologne de ce qui se passait en France et elle le fit on ne peut mieux. Elle écrivait des essais sur l'art et la littétarure à la manière du XVIII^e siècle : « glissez, n'appuyez pas » ; elle parlait avec enthousiasme de la ville lumière dont elle subissait le charme, alors que plusieurs de nos poètes romantiques y furent rebelles. Julien Klaczko, éminent critique polonais et français, collaborateur à la « Revue des Deux Mondes » disait que par ses articles elle éveillait dans les âmes de ses lecteurs la nostalgie de Paris. Dans son petit salon, cette nouvelle Mlle de Lespinasse rassemblait

ses amis tous les dimanches et son intelligence riche et belle sut comprendre et apprécier des génies très différents.

Elle repose aussi à Montmorency. Les pluies ont effacé son nom sur la pierre tombale, de même que les années ont effacé de la mémoire des hommes cette charmante créature. Nul historien de la littérature n'a encore arrêté longuement son attention sur elle et presque tous ses contemporains ont déjà fermé les yeux à jamais. La tombe oubliée est tapissée de lierre. Et peut-être qu'il lui est doux d'être entourée de lierre dans le cimetière, comme jadis de son vivant dans le petit salon de la rue Lanval...

Outre celles dont nous avons parlé, dans le courant de ce XIX^e^ siècle si tourmenté, combien d'autres femmes avaient consacré leur vie aux œuvres de bienfaisance ! Leur souvenir restera à jamais gravé dans les cœurs de leurs compatriotes.

J'ai entre les mains une demande de secours pour les pauvres malades polonais ; à cette demande est joint l'extrait du discours prononcé par un célèbre prédicateur français, édité par les soins des dames de « L'œuvre des pauvres malades polonais ». J'en cite un passage pour terminer ce chapitre sur la femme polonaise, car il permettra de nous rendre mieux compte de ce que pouvait être une âme-sœur pour ces hommes sans gîte :

« Ce ciel de la France qui réjouit nos yeux, n'a pour eux (les pauvres réfugiés) qu'un vain éclat : ce n'est point le ciel de leur patrie ; cet air que nous respirons avec bonheur semble avoir pour eux une vertu moins vivifiante ; ce n'est point leur air natal ; ce soleil qui nous réchauffe n'est pas le leur ; ce sont des exilés.. »

VIII. — Sancti Minores

Les généraux, les prophètes, les poètes, les grands esprits guidaient l'émigration, mais celle-ci comptait encore d'autres défenseurs de la liberté, plus modestes, qu'on peut désigner sous le nom de « soldats et de frères mineurs ».

Dans l'esprit français, le souvenir de l'émigré polonais resta à juste titre beau et noble. C'étaient pour la plupart

des types très intéressants et des caractères fort différents, toute une gamme de la mobile nature polonaise. Ces chevaliers de la liberté étaient des gens de bonne foi, des âmes grandes et pures, des cœurs nobles et généreux ; c'étaient de grands, d'éternels enfants, comme le sont toujours ceux qui ont le privilège d'être plus impressionnables et plus impulsifs que les autres. Pleins de fantaisie et de charmante légèreté, pleins d'élan et d'insouciance, ces hommes sans gîte et souvent sans pain vivaient tels des oiseaux sur la branche.

Adam Mickiewicz, leur chef, leur père, leur idéal ne leur en donnait-il pas l'exemple ? Un jour, Lacaussade, collaborateur à la « Tribune des Peuples » entra dans le cabinet du rédacteur en chef pour lui annoncer que le journal venait d'être supprimé par le gouvernement et lui poser cette triste question : « Qu'adviendra-t-il maintenant ? Comment vivre, de quoi vivre ? » Et le poète, laissant échapper une légère fumée de sa pipe, lui répondit tranquillement : « Et les bécasses ? qui s'en soucie ? et pourtant elles vivent. »

Pleins d'ardeur et de dignité, très sensibles lorsqu'il s'agissait de leur honneur personnel et plus encore lorsqu'il s'agissait de leur honneur national, les proscrits étaient prêts à renoncer à tout, mais jamais à transiger avec leur conscience.

Pendant les premières années de l'émigration, il y eut beaucoup de Polonais qui ne débouclaient pas leurs petits colis, afin d'être prêts au premier appel de la patrie. Ils se considéraient comme ces troupes d'alouettes qui quittent le pays en automne pour y revenir au printemps. Et pourtant la majorité des émigrés n'a jamais revu la Pologne. De cette attente continuelle, de cette nostalgie, de ce désir ardent de revenir au plus vite au sein de la patrie, naquit « Messire Thadée », épopée nationale polonaise, qui fut l'expression des sentiments de tous les exilés. Le poète implore la Sainte Vierge de transporter « son cœur rempli d'amour sur ces sommets boisés, dans ces vertes vallées », où il a vécu ses années d'enfance.

Et ce passé si proche et pourtant mort ressuscitait à ses yeux, de même qu'il ressuscitait dans les souvenirs de tous les émigrés. Mais lui devait le rendre immortel, le revêtir de couleurs vivantes, en rappelant tout le charme des anciennes coutumes, la richesse et la beauté de la nature lithuanienne, en faisant revivre les hommes et en jetant sur

leurs âmes la lueur dont il était lui-même imprégné. Ce livre est aussi une splendide évocation de l'épopée napoléonienne et des grands exploits des légions polonaises.

La lecture de « Messire Thadée » était sans doute le meilleur réconfort pour ces malheureux ; elle leur faisait oublier les pénibles conditions de leur vie et augmentait encore leur espoir, fidèle compagnon de l'infortune polonaise. Car ces gens ne doutaient pas malgré leur triste sort. Et lorsque arrivait le moment terrible où ils sentaient que l'espoir pouvait les abandonner, ils se réfugiaient en la protection de Dieu. Ils modifiaient les paroles du chant national, en disant : « La Pologne n'est pas encore perdue, tant que Dieu est aux cieux », au lieu de : « La Pologne n'est pas morte encore, tant que nous vivons. »

Paris n'existait presque pas pour eux ; leurs cœurs n'avaient pas le droit de s'y reposer. Peu d'entre eux fréquentèrent Tortoni et les bals Musette. Mais ils étaient amoureux du Paris de Napoléon I^{er}, dont ils professaient tous le culte.

La nouvelle que la dépouille mortelle du grand exilé viendrait, ainsi qu'il l'avait désiré, reposer sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français qu'il avait tant aimé, ébranla profondément les cœurs des Polonais. Louis-Philippe estimait que l'empereur n'était plus dangereux, que ses funérailles seraient un spectacle grandiose, mais rien de plus. Ce fut pourtant bien plus qu'un spectacle. Adam Mickiewicz disait que s'il n'avait pas fait froid le jour où le cortège avec les cendres du vainqueur défilait à travers les Champs-Elysées, la révolution de février aurait éclaté plus tôt.

Jules Slowacki dans une de ses plus belles poésies lyriques, « Pour le retour de la dépouille de Napoléon », au nom de tous ses frères exilés rendit hommage aux cendres immortelles. Ces vers présentent aujourd'hui un intérêt particulier, car le moment est venu où le grand poète a connu le même sort : il a quitté la terre d'exil pour aller reposer dans sa terre natale. Sa dépouille vénérée fut déposée dans la crypte royale de Cracovie.

Dans l'immense convoi qui accompagnait l'empereur à travers les Champs-Elysées jusqu'aux Invalides, les Polonais qui jadis avaient servi sous l'aigle impériale devaient prendre place immédiatement après l'ancienne garde de Napoléon.

Ils n'y furent cependant qu'au nombre d'une centaine, faute d'uniformes. Tout le long du chemin, ces :

« Nobles lambeaux, défroques épiques,
Saints haillons qu'étoile une croix »

étaient acclamés par l'immense foule. Le cri « Vivent les Polonais » retentissait partout.

* * *

Les années s'écoulaient. Il fallait bien s'accommoder aux conditions de la vie nouvelle. Les subsides accordés par l'Etat et le secours offert par les compatriotes ne suffisaient pas pour vivre, d'autant plus que plusieurs exilés préféraient souffrir la misère en silence plutôt que profiter de ces subsides. Il fallait chercher du travail. Certains se fixaient en France, d'autres allaient dans des pays étrangers chercher leur pain quotidien. Ils se dispersèrent à travers le monde. Et nous pouvons dire avec fierté qu'ils ont toujours porté haut leur étendard et furent souvent dans des pays lointains des collaborateurs dévoués pour le développement moral et matériel de leur patrie adoptive.

Beaucoup de Polonais ont épousé des Françaises, mais ils sont restés fidèles à leur patrie et à l'idéal de la liberté. Ladislas Mickiewicz relate dans ses « Mémoires » des cas fréquents où les émigrés polonais léguaient tout leur bien à la cause de la restauration de la Pologne et bien souvent avec l'approbation de leurs enfants. L'histoire de ces *sancti minores* est à jamais gravée sur les pierres tombales des cimetières français. Choisissons au hasard quelques inscriptions : « Ici repose tel et tel — membre de la diète, officier de la grande armée, décoré de la croix Virtuti Militari... Bon citoyen de sa nouvelle patrie... » Ou bien : « Il servait sa patrie et souffrit en exil »... « Il servait dignement la Pologne, en son pays et en exil. »

La mort libératrice venait mettre fin à une vie souvent triste, solitaire et, plus d'une fois, les héros polonais mouraient délaissés dans des hôpitaux.

Afin d'éviter que leur dépouille mortelle ne reposât dans une fosse de mendiants, on achetait la concession à perpétuité de tombeaux collectifs. « Exules poloni memoriae suorum », inscription que l'on mettait pour indiquer que

c'étaient des exilés polonais qui honoraient ainsi leurs compatriotes.

Une Commission spéciale appelée « Commission de protection des tombeaux », fondée en 1855, était chargée de l'entretien des tombeaux polonais.

L'émigration polonaise donna à la terre hospitalière de France ce qu'elle avait de plus cher ; elle lui confia les cendres de ses poètes, de ses hommes d'Etat, ainsi que des humbles serviteurs de la grande cause. Des inscriptions, des armoiries, des noms polonais, nous en trouvons dans tous les cimetières parisiens et surtout à Montmorency.

La poétesse Marie Konopnicka à juste titre surnomma ces tombeaux « des tombeaux vivants », car ils ne sont pas les autels d'un « vain deuil », mais « des citadelles où se réfugie la force ».

IX. — Œuvres et Institutions

Bien que la plupart des Polonais, surtout au début de l'émigration, demeurassent sur le qui-vive, leurs besoins matériels et spirituels les amenèrent à créer une série d'institutions pour une entr'aide pratique et morale. S'il s'agissait de besoins spirituels, la société littéraire fondée en 1832 et transformée ensuite en « Société Historique et Littéraire» se chargeait des initiatives en vue de les satisfaire. Le but de cette Société fut d'abord plutôt patriotique que littéraire. Par rapport à la France, elle exerçait le rôle d'un organe de propagande. Les bras privés de baïonnettes s'armaient de la plume. La Société en question donnait de son rôle la définition suivante : « Tout projectile n'éclate, toute balle ne frappe, mais tout livre atteint. » Ainsi s'efforçait-on de maintenir la bonne renommée de la Pologne à l'aide des écrits et l'on défendait notre cause dans les journaux amis : *Le Journal des Débats, le Courrier français, le Constitutionnel.* Comme pour en souligner le but patriotique plutôt que strictement littéraire, on élit comme président à vie de la Société, un écrivain, mais qui fut ainsi un diplomate et un homme d'action : le prince Adam Czartoryski.

C'est grâce à l'initiative de la Société historique et littéraire que fut fondée la Bibliothèque polonaise, qui existe encore de nos jours. Sa fondation remonte à 1836. Les dons des émigrés qui offraient leurs livres, leurs médailles, leurs gravures, trésors emportés souvent du pays et sauvés miraculeusement, formèrent ses premiers éléments. La Bibliothèque n'avait pas, au début, de local stable ; elle en changeait souvent. Avoir une maison à elle était cependant son rêve. Des quêtes furent organisées pour l'acquisition de cette maison ; mais cet effort n'aurait pu aboutir sans la générosité du comte Zamoyski, qui permit d'acquérir l'immeuble n° 6 du quai d'Orléans.

On y rassemblait surtout des livres, des brochures, des écrits polonais ou concernant la Pologne — faisceaux d'armes destinées au combat. D'autre part, des écrivains français profitaient eux aussi, dans une certaine mesure, de la Bibliothèque polonaise, c'est ainsi que Michelet y travailla à son étude sur Kosciuszko.

En 1866, sous le règne de Napoléon III, cette Bibliothèque polonaise fut reconnue comme Institution d'utilité publique. En 1893, elle devint propriété de notre Académie Nationale de Cracovie. Actuellement, poste avancé de la science polonaise à Paris, elle appartient au Ministère des Affaires Etrangères polonais qui y procéda récemment à des améliorations conformes aux exigences modernes. La Bibliothèque polonaise reste le plus beau souvenir et le plus précieux héritage laissé par l'émigration polonaise à Paris, car elle est une preuve tangible du besoin et de l'amour de la science ainsi que des ressources inépuisables de la vitalité spirituelle de la Pologne.

C'est là encore que fut installé en 1903 le musée Adam Mickiewicz, grâce à l'initiative de l'aîné de ses fils, M. Ladislas Mickiewicz, fidèle héritier de son esprit et infatigable propagateur de la pensée du grand poète national. Le musée Mickiewicz possède toutes les éditions des œuvres de ce grand poète, ainsi que les différentes études écrites sur lui, ce qui constitue une quantité considérable de volumes. A côté des souvenirs polonais, on y trouve une riche collection d'objets et de souvenirs français, qui témoignent de la chaude amitié unissant l'élite des deux peuples.

Pendant de longues années, c'est à la Bibliothèque polonaise que se concentra la vie spirituelle de l'émigration Elle prêtait son cadre traditionnel aux réunions de la Société

Historique et Littéraire ; c'est dans ses locaux également qu'on se réunissait tous les ans pour célébrer l'anniversaire de notre Constitution du 3 mai.

On s'occupait aussi d'éditions :. beaucoup de livres polonais furent imprimés à Paris. C'est ainsi que parurent nombre d'œuvres originales de nos plus grands poètes, qui passèrent ensuite clandestinement en Pologne à travers les frontières. Qu'ils étaient beaux et touchants dans leur simplicité, ces petits livres souvent ornés de vignettes d'inspiration romantique! L'odeur qui s'exhale de leur papier jauni a le charme grisant de cette époque lointaine, mais encore vivante après un siècle.

Outre les recueils de poésies, on éditait encore à Paris d'autres œuvres littéraires, ainsi que des livres d'histoire ayant trait au passé de notre pays, enfin des ouvrages écrits en français et destinés à la propagande patriotique. Ces derniers paraissaient, les uns chez des éditeurs français, les autres, plus nombreux, dans les maisons d'édition polonaise, telles que la célèbre librairie des Marais-Saint-Germain ou la librairie du Luxembourg dont Ladislas Mickiewicz fut le directeur.

Il parut aussi de loin en loin et pendant un laps de temps plus ou moins long, plusieurs périodiques polonais. Beaucoup d'entre eux, simples éphémérides, servaient, ainsi que les nombreuses brochures politiques du même genre, d'organes aux différents partis. Les calendriers et almanachs de l'émigration datant de cette époque sont extrêmement intéressants : ils relatent les principaux événements, les faits divers ; ils évaluent également les pertes qui se produisent chaque année dans les rangs de ces lutteurs pour la liberté. Ces notes et ces statistiques, brèves et sèches comme des rapports de chroniqueurs, ne sont rien moins, cependant que de l'histoire vécue.

En même temps que le besoin d'une Bibliothèque se manifeste celui d'écoles polonaises. Les émigrés se mariaient; ils avaient des enfants qu'il fallait instruire et élever dans l'esprit polonais en appropriant leur instruction aux conditions particulières dans lesquelles ils se trouvaient. Adam Mickiewicz prenait part aux débats soulevés par ce problème ; ses trois fils fréquentaient l'école polonaise nouvellement organisée. Cette école se développa surtout grâce à Galezowski, le célèbre oculiste. On fit l'acquisition d'une maison, boulevard des Batignolles, et Napoléon III

décréta l'école d'utilité publique. Cependant le gouvernement de Thiers retira les subsides accordés à cette école, et pendant des années entières, ce fut l'association de ses élèves qui assura son existence.

Vers 1868, une autre école polonaise fut fondée, école préparatoire aux écoles supérieures de l'Etat. Elle ne dura pas longtemps, mais sa trace persiste jusqu'à nos jours. Sur la porte de l'immeuble qu'elle occupa, 88, boulevard du Montparnasse se voit encore, gravé dans la pierre, l'emblème de notre pays : l'Aigle polonais et le Cavalier lithuanien.

On s'occupa aussi de l'éducation des jeunes filles. La princesse Anne Czartoryska fonda à l'hôtel Lambert l'institution des demoiselles polonaises, et sa fille, la comtesse Iza Dzialynska, comme nous l'avons déjà dit, consacra toute sa vie au développement de cette institution, dont elle assuma presque tous les frais. Mais l'Etat français, appauvri par la débâcle de 1870, ne put continuer à assurer son existence.

Plusieurs générations de femmes polonaises s'y instruisirent. L'enseignement était dirigé de telle sorte que les filles d'émigrés, venues enfant en France ou bien nées sur la terre française, pussent trouver dans leur patrie d'adoption le moyen de gagner leur vie sans oublier toutefois la langue et les coutumes polonaises. On les préparait aux examens de la Sorbonne et elles les passaient avec succès.

La belle église de l'Assomption, rue Saint-Honoré, doit, elle aussi, son existence à nos émigrés : plusieurs fois, au courant du XIX^{e} siècle il fut question de sa disparition, et si elle fut conservée, c'est grâce à l'existence d'une mission catholique polonaise. Déjà, en 1831, elle portait le nom d'église polonaise, et depuis cette époque il y eut, chaque dimanche, une messe dite par un prêtre polonais et un sermon prononcé en langue polonaise. C'est donc bien là que pendant un siècle les exilés polonais élevèrent leurs prières vers Dieu. C'est là que les Pères de la Résurrection qui rêvaient de sauver la Pologne par la religion, élevaient leurs voix pour des paroles réconfortantes, paroles de foi et d'espérance. De nos jours encore, l'église de l'Assomption rassemble les Polonais aux jours de leurs fêtes religieuses et nationales.

Il y eut encore une autre église polonaise, celle de Montmorency, auprès de laquelle se trouve un cimetière polonais.

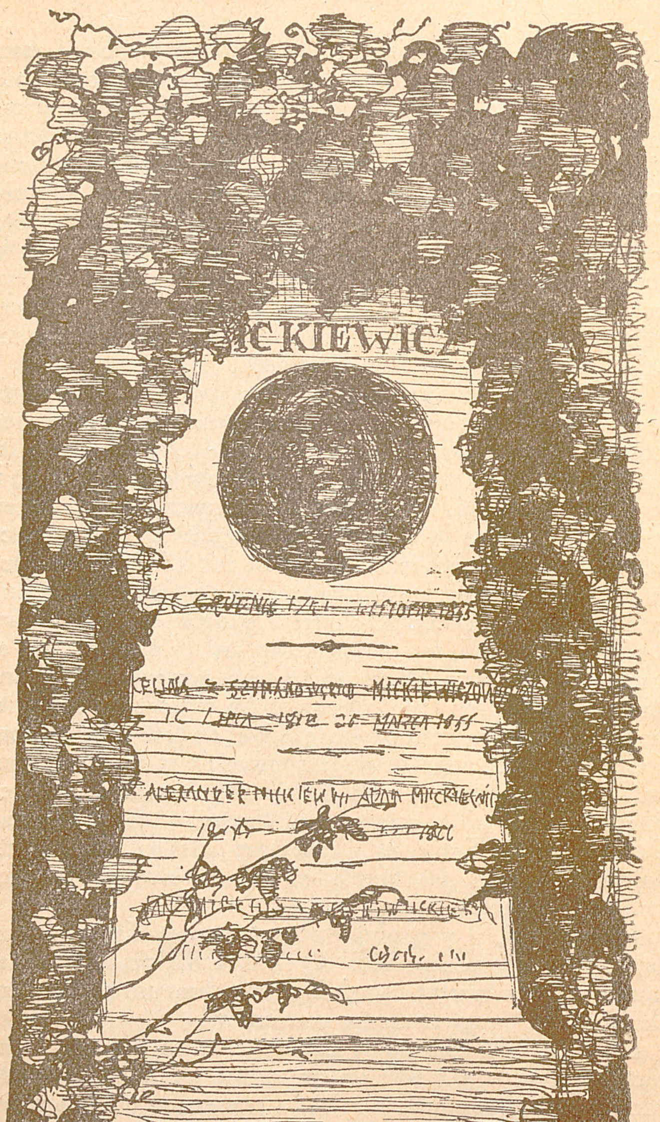
Les années s'écoulaient... La mort approchait, mais non le salut pour ceux qui avaient quitté leur patrie opprimée dans l'espoir de la retrouver libre. Les émigrés polonais voulaient du moins reposer ensemble, fonder pour leurs dépouilles un tombeau commun, une patrie commune après la mort. Le cimetière de Montmorency, étant devenu cette patrie commune, peut être appelé le Campo Santo polonais. La terre d'exil devint une terre bénie. C'est là que dorment du sommeil éternel plusieurs de nos plus éminents émigrés ; une motte de la terre natale recouvre leurs yeux pour toujours, mais le grand héritage moral qu'ils nous ont laissé leur a survécu.

Le choix tomba sur Montmorency, ce lieu tout rempli de nos jours de souvenirs romantiques, car c'est là que mourut Julien Ursyn Niemcewicz, poète, historien et l'un des auteurs de la Constitution du 3 mai et c'est là qu'il voulut être enterré. Le général Kniaziewicz, décédé un an après lui, exprima le désir de reposer près de son ami, ce même général Kniaziewicz qui avait servi fidèlement sous les drapeaux français la cause polonaise, et suivant le glorieux exemple de ses ancêtres, s'était distingué dans plusieurs batailles. C'est lui qui donnait des ordres au Capitole et comme l'a dit Adam Mickiewicz : « jeta aux yeux des Français cent étendards ensanglantés ». Au cimetière de Montmorency, ils attendent tous deux le jour de leur résurrection.

Chaque année augmentait le nombre de ceux qui avaient souhaité reposer auprès de ces grands hommes, dans ce cimetière tranquille comme un cimetière de campagne. Des hommes d'Eglise et d'Etat, des artistes, des soldats dorment là sous des lierres et des chèvrefeuilles leur sommeil éternel.

Aujourd'hui, il y a plus de quatre-vingt-dix tombeaux dans lesquels reposent plus de deux cents personnes, car ceux qui ne pouvaient pas s'offrir une demeure particulière choisissaient une demeure commune.

La Société Historique et Littéraire ayant rassemblé une certaine somme par voie de souscription fonda à l'églisede Montmorency quelques services à perpétuité pour le repos de leurs âmes. Leurs noms sont gravés sur une plaque à l'intérieur de l'église et au bas de cette plaque on lit : « Frères en Jésus ! Priez Dieu pour qu'Il daigne répandre sa miséricorde sur les âmes des Polonais morts en terre d'exil et fortifier dans les générations de la Pologne la foi,



Tombe de Mickiewicz à Montmorency

l'espérance et l'amour, pour qu'elles ne désespèrent jamais, même ici-bas, de la justice éternelle. »

C'est aussi par voie de souscription que fut élevé le monument à la mémoire du sénateur Niemcewicz et du général Kniaziewicz. Les deux vieillards reposent dans le même sarcophage, drapés de leurs manteaux. Un ange gardien les protège en déployant largement ses ailes. Les deux patriarches semblent sourire de l'au-delà à ceux qui viennent leur rendre hommage.

Considérant cette église comme une église polonaise, c'est ici que les émigrés venaient honorer la mémoire de ceux qui avaient bien mérité de la patrie et leur exprimer leur reconnaissance. Ainsi les anciennes élèves de l'Hôtel Lambert pour vénérer la mémoire de la princesse Czartoryska, fondatrice de l'Institut, et de la comtesse Iza Dzialynska, leur bienfaitrice et véritable mère, y ont érigé des plaques en marbre précieux, ornées de blasons.

Les soldats polonais, quoique souvent bien pauvres, offraient une part de la solde que leur accordait le gouvernement français au profit de leurs frères d'armes plus pauvres encore. Ainsi s'organisa un Comité de secours qui depuis 1839, date de sa fondation, jusqu'à 1862, distribua plus de 300.000 francs d'allocations. En 1862 se constitua une nouvelle institution : « L'Honneur et le Pain », ayant pour but de secourir non pas tous les nécessiteux, mais les plus méritants d'entre eux. Les secours accordés n'étaient pas considérés comme des aumônes, mais comme le remboursement d'une dette contractée par la mère patrie et dont elle s'acquittait envers ses fils les plus fidèles. Cette société s'inspirait d'une société analogue de l'ancienne Pologne, prenant pour modèles les récompenses accordées autrefois aux meilleurs de ses enfants.

L'œuvre de Saint-Casimir, qui existe encore, 119, rue du Chevaleret, occupe une page spéciale, bien belle, dans les annales de notre pèlerinage en France. Des sœurs de charité de l'ordre de Saint-Vincent de Paul, arrivées de Pologne à Paris avec l'autorisation de leurs supérieurs, y fondèrent en 1846 un asile pour douze vétérans. L'aide du gouvernement était insuffisante pour assurer la marche de l'œuvre. Aussi les sœurs faisaient-elles des quêtes, organisaient des loteries à son profit et adressaient de pressants appels. L'un de ces appels fut ainsi rédigé : « Il semble que les cœurs charitables comprendront la néces-

sité de venir en aide à ces cœurs vénérables qui, en retour des services rendus au pays, menant depuis de longues années une vie errante dans la misère et la nostalgie, demandent un asile pour leurs vieux jours et une mort paisible dans la maison du Bon Dieu. »

Grâce aux efforts incessants de ses fondatrices et aussi à la générosité des « cœurs charitables », l'œuvre de Saint-Casimir put remplir sa tâche pendant des années. Nombre de grands Polonais, militaires, hommes d'action, écrivains, y ont trouvé asile, loin des rumeurs du grand Paris. Ils priaient et se préparaient à la mort dans la silencieuse chapelle de la maison de Saint-Casimir, qui a quelque chose du charme naïf des églises de campagne polonaises. Dans la douceur et le calme de leurs petites chambres donnant sur un jardin paisible, ces grandes âmes faisaient leurs derniers adieux à la vie. C'est là que mourut, consumé par son malheureux amour pour la belle et séduisante Marie Kalergis, Cyprien Norwid, un des plus originaux, des plus complets artistes polonais : poète, peintre et sculpteur, il devança son époque, véritable précurseur de l'art moderne ; de nos jours seulement il commence à être suffisamment connu et apprécié. D'ailleurs il l'a prévu lui-même, en disant que ni ses contemporains ni même la génération suivante ne pourront le comprendre, mais seuls ses petits-fils seront en mesure d'apprécier la grandeur de sa poésie. Après une vie triste et pauvre, il repose maintenant au cimetière de Montmorency, dans un tombeau collectif.

X. — L'Illusion de la Patrie

Il est naturel que les pèlerins polonais aient voulu se rendre compte de leurs forces spirituelles et se donner la joie de manifester librement leur amour de la Patrie sur le sol hospitalier de France.

Ils célébraient donc toutes les fêtes nationales et honoraient tous leurs chers souvenirs.

Le comité franco-polonais, désireux de flétrir devant le monde entier le préjudice infligé à notre pays, organisa

une fête solennelle le 29 novembre 1831, premier anniversaire de l'insurrection. La réunion était présidée par le vieux général Lafayette. Le héros de deux mondes entra dans la salle pavoisée de drapeaux français, polonais et américains, en uniforme du 1er régiment des grenadiers de Varsovie.

On décida de célébrer cette date tous les ans. Cette cérémonie était d'une grande importance pour les émigrés. Ce jour-là, ils s'unissaient tous dans la même douleur et le même espoir. Le poète, Jules Slowacki, dans les lettres à sa mère dépeint l'état très élevé des esprits qui régnait pendant la fête nationale parmi les émigrés. Par mesure de précaution vis-à-vis de la censure russe, il l'appelle « la fête de notre cousine ». (Plus tard, après l'insurrection de 1863, on célébra le 21 janvier le souvenir d'un autre jour douloureux.)

La solennité la plus émouvante pour l'émigration, solennité de noble orgueil et de joie, était le 3 mai. Solennité de noble orgueil, car, par la constitution du 3 mai, nous avons donné à toute l'Europe, la veille de la chute de la Pologne, une preuve de notre génie politique, de notre courage, de notre liberté de pensée et de la grandeur de notre idéal.

Au moment où la Révolution française revendiquait les droits de l'homme par le sang et par la force, en Pologne la noblesse, au nom de ces mêmes principes, partagea, de bon gré et sans coup férir, ses privilèges avec le tiers état.

La cérémonie du 3 mai à Paris commençait par un service solennel à l'église de l'Assomption. L'autel de la Vierge Miraculeuse était jonché de fleurs aux couleurs nationales, de roses blanches et rouges. En se retrempant dans une atmosphère de confiance mutuelle, les exilés s'unissaient dans le même sentiment de nostalgie du pays, et pleins de foi, bien que d'opinions différentes, tous visaient au même but : le bonheur de la Pologne. On oubliait les dissensions, on oubliait la mauvaise fortune ; l'église devenait alors comme une image de la patrie lointaine et chérie, que tous les proscrits voulaient servir fidèlement dans la mesure de leurs forces et de leurs moyens.

A la fin de la messe, on entonnait des chants patriotiques. Sur la terre hospitalière de France, les émigrés étaient libres de chanter leurs hymnes natio-

naux, interdits en Pologne sous peine d'exil en Sibérie.

La Société Historique et Littéraire tenait ce jour-là une séance solennelle et publique, inaugurée par un discours de son président, le vénérable prince Czartoryski. A ces séances Adam Mickiewicz amenait toujours son fils aîné, Ladislas, disant que c'était pour lui la meilleure leçon d'histoire et de littérature polonaises, tant la façon de parler du prince était belle et sublime. Parfois le poète lui-même prenait la parole et alors il laissait couler ses phrases suivant son principe : « Que ton cœur soit semblable à une cloche — tant que le cœur sonne, laisse les lèvres parler — lorsqu'il se sera tu, tais-toi aussi. »

Le réveillon en Pologne est une fête strictement familiale. Mais les pèlerins polonais qui n'avaient souvent ni maison ni foyer, aimaient à se réunir la veille de Noël à fin de se donner l'illusion de la patrie, et d'un repas en famille. Des plats régionaux étaient préparés dans la mesure du possible et on partageait l'« oplatek » ou pain bénit avec des vœux : « Que Dieu nous permette de nous rencontrer l'année prochaine en Pologne. »

Parfois, ce jour était choisi pour honorer les grands hommes de la Pologne. Tel fut le réveillon de 1840. Quelques jours après la première leçon de Mickiewicz au Collège de France, un éditeur offrit un dîner en son honneur et lui fit don d'une coupe en argent. Jules Slowacki prit la parole et, tout en s'extasiant sur « Messire Thadée », il se plaignit d'être méconnu de ses compatriotes. C'était à la fois un hommage et une plainte. Cette poétique éloquence excita la verve d'Adam Mickiewicz qui répondit par une improvisation en vers. Il parla en état d'extase : son visage devint limpide et angélique. L'effet fut prodigieux ; les convives tombèrent à genoux devant ce maître de la poésie. Plus tard le poète lui-même ne se souvint plus d'un seul mot de son improvisation et chacun des convives en garda un souvenir différent : les uns disaient que le poète avait parlé cinq minutes, les autres une heure. C'est à peine si l'on se rappelait qu'Adam Mickiewicz avait reproché à Slowacki de n'avoir pas assez d'amour et de foi, sentiments indispensables à un grand poète. Il se trouva des gens de mauvaise volonté qui en profitèrent pour brouiller les deux grands romantiques, en affirmant que Mickiewicz avait voulu rabaisser Slowacki. D'ailleurs Slowacki ne se sentit pas humilié et, peu de temps après, dans son poème

« Beniowski » il termina un chant par cette invocation à Mickiewicz :

« Adieu, ceux qui se quittent ne sont pas des ennemis,
« Ce sont deux Dieux régnant dans deux soleils contraires. »

Les émigrés polonais se réunissaient tous les ans le 21 mai, anniversaire de la mort de Niemcewicz, à Montmorency. Ce jour-là, un train spécial, dit train des Polonais, était mis à leur disposition et des billets à prix réduits étaient délivrés aux pèlerins. La ville prenait part à la fête nationale. Le Maire venait avec la musique à la gare à l'arrivée des Polonais se rendant à leur Campo Santo.

Pendant de longues années, les prédicateurs français les plus célèbres prononcèrent des oraisons funèbres. Il en est de même encore de nos jours. Le premier dimanche qui suit le 21 mai, on vient à l'église pour prier devant la Sainte Vierge de Czestochowa, que les voix enfantines célèbrent dans des chansons nationales. Puis, comme par le temps passé, on va en pèlerinage au cimetière. Mais on n'y vient plus implorer ces âmes sublimes pour la liberté de la Pologne, on vient leur dire que leurs sacrifices n'ont pas été vains et que ce sont eux qui ont formé l'âme nationale d'aujourd'hui.

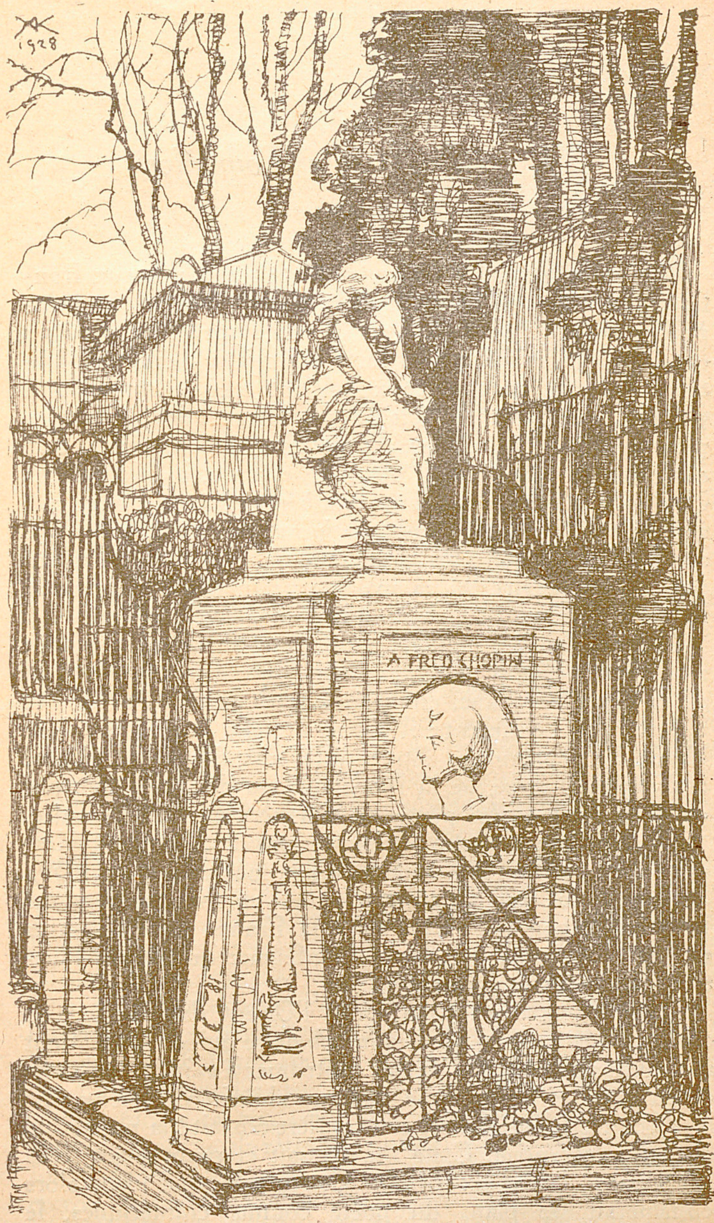
Qu'il est beau, par cette journée de mai, ce cimetière tout en fleurs. Surtout les roses... On dirait que les roses de toute la France se sont donné rendez-vous ici. Cimetière aux fleurs... et presque sur chaque pierre tombale repose un bouquet posé par une main amie.

Leur parfum comme un encens nous enveloppe et se lève vers les cieux. Il n'y a presque pas à Montmorency de couronnes artificielles. Il est heureux que Cyprien Norwid repose ici, lui qui avait en horreur les fleurs en porcelaine...

Pendant les fêtes, l'Hôtel Lambert rassemblait les pauvres exilés, telle une maison paternelle rassemble ses enfants. Le premier jour de Pâques, surtout chez le prince Czartoryski, était un grand jour de fête. De tous les coins de Paris, les émigrés affluaient. La grande porte était largement ouverte. On traversait d'abord la cour où jouait toujours une fontaine, pour atteindre le grand escalier de marbre transformé en galerie de tableaux, dont plusieurs étaient de véritables chefs-d'œuvre. Au premier étage, le prince Adam Czartoryski attendait ses hôtes. Il était appuyé aux bras de ses fils, toujours beau et majestueux, « le chêne dont on a coupé les racines », comme disait l'improvisatrice

Deotyma ; à côté de lui, la princesse Anne, pleine de grâce et de bonté et sa sœur, la malheureuse Marie, princesse de Wirtemberg, auteur d'un roman beaucoup lu et souvent arrosé de larmes : « Malwina ou la prescience du cœur ». Les princes serraient la main à tous leurs convives, leur adressaient des vœux et partageaient avec eux les œufs de Pâques, d'après l'ancienne coutume polonaise. Puis on se mettait à table. Une table ne suffirant pas à tout ce monde, on en dressait plusieurs ; la principale se trouvait dans la salle dite salle d'Hercule, dont le plafond et les murs étaient ornés de fresques représentant les fameux exploits du héros ; les autres étaient dressées dans les salles voisines, décorées de peintures, dont pouvait s'enorgueillir plus d'un palais royal. Chaque table avait sa présidente qui veillait à ce que tout le monde mangeât et bût au mieux. Sur ce point, le vieux prince donnait le bon exemple à ses hôtes : il était célèbre pour son appétit de vrai gentilhomme polonais. Ladislas Mickiewicz raconte dans ses Mémoires qu'au temps de sa jeunesse, il ne pouvait tenir compagnie à son parrain, le vieillard étant capable de manger à deux heures du matin un bon plat de choucroûte arrosé d'un verre d'eau-de-vie de Dantzig aux menues paillettes d'or. Chez les princes, même pendant les bals qui réunissaient Tout Paris, la cuisine était mi-française et mi-polonaise.

C'est ainsi que l'on célébra à l'Hôtel Lambert pendant vingt ans les fêtes de Pâques, en y réunissant tout ce qu'il y avait de plus grand et de plus noble dans l'émigration polonaise. On y rencontrait des chefs de l'insurrection et des soldats qui avaient combattu vaillamment, des penseurs, des artistes et des poètes, parmi lesquels Adam Mickiewicz, simple mais sublime, rayonnant de bonté « le seul grand extatique » qu'eût connu George Sand, Jules Slowacki, poète sensible, vibrant comme une harpe éolienne et Frédéric Chopin, poésie vivante et vivante mélodie.



Tombeau de Chopin au Père-Lachaise

XI. — Les Croix Tombales

Les croix tombales marquèrent, tels des poteaux frontières les limites de l'époque de la grande émigration polonaise en France. Vers 1850, partirent les uns après les autres ceux qui ont laissé la plus forte empreinte dans notre histoire de cette époque, ceux qui ont créé le romantisme polonais dans l'art et dans la vie. Le premier, parmi les plus grands, Jules Slowacki devenu un mystique, s'en alla, homme déjà presque détaché de la vie, indifférent aux choses de la terre, à ses douleurs, à ses misères. Tandis que son âme s'élevait plus haut, toujours plus haut, son corps souffrait de plus en plus. Jules Slowacki fut toujours d'une santé très précaire, et sa maladie pulmonaire s'aggravant la mort l'emporta prématurément le 3 avril 1849.

Après Slowacki, pendant l'automne de la même année s'éteignit Frédéric Chopin dans son bel appartement de la place Vendôme, entouré de l'admiration exaltée des femmes qui l'aimèrent ; il s'éteignit telle une lampe dont l'huile est consumée. Après une magnifique cérémonie religieuse à l'église de la Madeleine, sa dépouille mortelle couverte de fleurs fut portée au cimetière du Père-Lachaise.

Le troisième de nos bardes nationaux Sigismond Krasinski, est mort à Paris également à la même époque (1859). Son corps fut tout de suite transféré en Pologne dans ses biens d'Opinogora. Moins lié à la France que les autres poètes, Krasinski, a eu moins d'influence qu'eux sur l'histoire de notre émigration

Adam Mickiewicz partit pour l'Orient dans le but de créer à Constantinople la légion polonaise qui, en combattant aux côtés de la France, devait contribuer à vaincre la Russie et arriver à se frayer de la sorte un chemin victorieux vers la Pologne. L'émigration tout entière croyait à la possibilité de cette entreprise. Cette foi unissait et rapprochait tous les cœurs. Le vieux prince Czartoryski qui jusqu'alors considérait les plans du poète comme chimériques, le consultait maintenant au sujet de ses démarches, lui soumettait les notes des cabinets français et autres et prêtait

son appui à l'expédition. Mais la guerre de Crimée n'était pas encore cette guerre libératrice des peuples qu'implorait de Dieu Adam Mickiewicz. Ses efforts n'aboutirent à rien. Ses espoirs de nouveau furent vains.

Adam Mickiewicz mourut à Constantinople en 1855. Son corps fut transporté à Paris où après un service solennel à l'église de la Madeleine, il fut inhumé à Montmorency avec tous les honneurs dus à ce grand barde tant vénéré. On n'entrevoyait pas encore, même dans le plus beau des rêves que bientôt les restes mortels du poète rentreraient dans sa patrie dont l'accès, de son vivant, lui fut toujours interdit.

La mort de Mickiewicz fut non seulement la disparition d'un homme aimé et vénéré, d'un poète resté grand jusqu'à la fin de sa vie ; c'était la fin d'une grande époque, la mort des songes, la dernière étape sur le chemin des illusions où marchèrent avec tant de confiance nos ancêtres. C'était le dernier essai tenté sur une terre étrangère de « régler ses forces sur ses désirs »! En Pologne, cependant, aura bientôt lieu un autre effort du même genre : l'insurrection de 1863. La paix de Paris ouvre une nouvelle période du mouvement vers la liberté en Europe. Mais ce mouvement doit de nouveau se cacher, aller à son but par des voies secrètes.

La paix de Paris fut une leçon pour ces rêveurs qui croyaient que la reconstitution de la Pologne était indispensable à l'équilibre européen et que l'ère du gouvernement par le peuple était arrivée. Cependant elle éleva de nouveau la diplomatie à la dignité de médiatrice unique des différends. Les Polonais s'orientèrent vite. Les « Nouvelles Polonaises » écrivaient alors que, visiblement, le terrain de l'action et du sacrifice avait été retiré aux émigrés. L'émigration cesse d'être un but et une fin : il lui faut être raisonnable et regarder uniquement vers le pays pour en attendre les directives. Pendant 30 ans environ, ce furent les émigrés qui clandestinement gouvernaient au point de vue moral la Pologne soumise au triple joug. Ce furent eux qui lui dictèrent les devoirs à remplir. Elle écoutait leurs voix et tandis qu'aux yeux de l'Europe elle semblait couverte de cendres, ils attisaient le feu caché sous ces cendres. Les émigrés comprirent qu'il fallait changer leur rôle actif en rôle passif : se soumettre aux ordres de la patrie et, à leur tour, obéir à sa voix; dans ce pays de France où ils vivaient, ne rien entreprendre, ne rien oser, mais seulement vivre

prêts à la défense... car pour le moment il n'y avait rien à espérer de la part de la France. Napoléon III, quoique en théorie, défenseur des nations opprimées ne voulait, en pratique, rien faire pour elles. Et son ministre des affaires étrangères y était encore moins disposé que lui.

Le beau comte Walewski, auréolé du charme de son origine et des lauriers gagnés au temps de sa jeunesse en Pologne pendant l'insurrection, était, au fond, indifférent à notre cause, sinon hostile à son égard.

Adam Mickiewicz, qui adorait Napoléon I^er^ comme, du reste, la plupart des Polonais, oubliant qu'il n'a pas fait pour eux ce qu'il aurait pu faire, n'avait pas une bonne opinion de son neveu. Celui-ci le déçut personnellement comme au point de vue général, car il n'agit jamais en faveur de la Pologne. Il confirma les appréhensions de Louis-Philippe lorsque, par son décret du 12 avril, il fit suspendre les cours de Mickiewicz, de Quinet et de Michelet au Collège de France. A titre de compensation, matérielle du moins, l'empereur nomma Mickiewicz conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal. « On m'enferme vivant au milieu des livres morts », se plaignait le grand poète, le grand esprit créateur, l'homme qui plus que tout autre et à un degré rare adorait la vie.

Le prince Napoléon, par contre, inspirait la plus grande confiance à notre poète qui reconnaissait en lui un véritable défenseur de la cause polonaise. Par malheur, il n'avait pas, il ne voulait pas avoir d'influence sur le gouvernement. Ami personnel d'Adam Mickiewicz, c'est lui qui, après la mort du poète polonais, s'occupa de ses enfants. Par reconnaissance, les membres du conseil de famille offrirent au prince Napoléon un portrait du poète fait par notre peintre Rodakowski.

Afin de donner une expression officielle de sa satisfaction le prince ordonna l'exécution d'une médaille à son effigie, portant une légende appropriée. Quant au portrait, il le fit placer dans la salle d'attente des ambassadeurs au Palais Royal « pour qu'ils en méditent », dit-il — ce qui était bien dans le style du prince « Plou-Plou ».

Ce portrait fut détruit pendant la Commune, lors de l'incendie du Palais Royal.

XII. — Mickiewicz

Lorsqu'éclata l'insurrection de 1863, malgré les promesses de Napoléon III, l'attitude du gouvernement français fut nettement hostile à son égard, celle du peuple indifférente. Quelques personnalités isolées furent seules à protester contre cette violation des droits de la liberté et encouragèrent le mouvement commencé. Quinet, exilé en Suisse à cette époque, adressa un appel au clergé l'invitant à proclamer une nouvelle croisade. Hugo, dans sa lettre aux membres du comité organisateur du meeting de Jersey dit : « Le plus à plaindre des deux, ce n'est point la Pologne qu'Alexandre II égorge, c'est la Russie qu'il déshonore. » Son appel lancé à l'armée russe le 11 février de la même année se termine par ces mots : « Ce que vous avez devant vous en Pologne, ce n'est pas l'ennemi, c'est l'exemple. »

Le cri de « Vive la Pologne » dont un groupe de magistrats accueillit l'empereur Alexandre II pendant son séjour à Paris en 1867, lors de l'exposition universelle, au moment où il visitait le Palais de justice, a été la preuve que la sympathie française pour la Pologne demeurait inébranlable. Ce fut le cri de la conscience républicaine, une véhémente protestation contre la violation des droits humains. Mais quelques jours après eut lieu l'attentat contre le tzar... Un Polonais, Berezowski, tira sur lui pendant la revue au Bois de Boulogne, L'opinion publique fut indignée de cet acte de violence contre l'hôte de Paris et se détourna des émigrés. Il leur fallut se défendre et défendre le malheureux « criminel », ceci en prouvant que Berezowski n'avait pas de complice et que son attentat ne fut que le coup de désespoir d'un jeune homme excédé par la souffrance. Il fut néanmoins condamné aux travaux forcés et déporté en Nouvelle-Calédonie. On ne put rien pour lui, même après 1870.

L'échec de l'insurrection de janvier amena en France une nouvelle vague d'émigrés polonais. Ils y furent accueillis tout autrement que ceux de 1831. Leur situation matérielle était encore plus précaire que celle de leurs prédé-

cesseurs. Le refroidissement des rapports entre les deux nations amies, manifesté à ce moment, dura jusqu'en 1870, date où s'affirma de nouveau la fraternité du sang versé ensemble. Comme en 1848, les Polonais se rangèrent aux côtés des Français pour lutter avec eux, cette fois-ci contre leur ennemi commun. Ne pouvant créer de légion polonaise, les Polonais servirent dans la garde nationale. Nombreux furent les émigrés polonais de 1863 qui prirent part à la guerre franco-allemande et portèrent ensuite à leur boutonnière le ruban vert et noir des combattants de 1870. La défense de Châteaudun, citée par les militaires allemands comme un modèle, fut conduite par un Polonais, le général Lipkowski dont les Français célébrèrent la mémoire en lui élevant un monument au cimetière de Montparnasse.

Pendant la Commune, la plupart des Polonais restèrent en dehors de la mêlée, ne voulant pas prendre part à cette lutte fratricide.

Après la conclusion de la paix, le gouvernement français appauvri retira presque tous les subsides accordés aux écoles et aux autres institutions polonaises. Les conditions d'existence devinrent de plus en plus difficiles pour les émigrés en France. En même temps, leur conception du devoir envers la patrie changea. L'époque du positivisme commence et préconise le travail comme base de la société ; le menu travail quotidien tendant à élever la masse est considéré comme pouvant seul avoir une l'influence sur notre avenir. Bien des émigrés quittèrent la France pour se rendre surtout en Galicie, partie de la Pologne où, par suite de l'instauration en Autriche d'un régime largement constitutionnel, des courants plus libéraux se manifestèrent. De 1870 jusqu'à la grande guerre, ce tronçon de la Pologne a joui d'une liberté relative. La seule tâche qui s'imposait maintenant aux Polonais restés en France et qu'ils accomplirent parfaitement fut de défendre la cause nationale dans ce pays tout à fait libre : rectifier les jugements erronés, encourager les indécis, être reconnaissants envers leurs amis, gagner l'opinion publique, et aussi maintenir le culte du passé, le culte du romantisme, l'idéal de la liberté et de la fraternité des peuples rappelés constamment au monde par des formules tirées des grands poètes. A la tête de ce mouvement se trouve Ladislas Mickiewicz, digne fils du poète national. Son activité inlassable consista d'une part à prendre la

parole chaque fois qu'une question importante pour la Pologne se présentait, d'autre part à traduire en français les œuvres de son père, à commenter ses géniales pensées et ses actes. Adam Mickiewicz fut à l'honneur à cette époque. Elle fut inaugurée par un cycle de conférences publiques données au cercle des Sociétés Savantes sur l'auteur des « Aïeux » récemment décédé. Philoxène Royer parla le premier, en 1857, en témoignant beaucoup de compassion pour la Pologne et en élevant très haut Mickiewicz comme poète et comme homme. Puis Julien Klaczko qui non seulement était un écrivain français et polonais de tout premier ordre, mais aussi un orateur éminent, fit une série de conférences sur notre grand poète. Ces conférences furent interrompues quelque temps, l'émotion intense que manifesta le conférencier et qu'il communiqua à son auditoire ayant déplu à la police française.

En 1867, lors de la première exposition universelle, pendant ce « carnaval des rois », quand on fêtait les oppresseurs de la Pologne, le tzar et le monarque de Prusse, eut lieu une sorte d'acte de protestation : l'inauguration solennelle au tombeau d'Adam Mickiewicz du médaillon de Préault, artiste qui savait communiquer à ses marbres et à ses bronzes le frisson de la vie, l'inquiétude et la fièvre de la passion. L'œuvre de Préault, que lui-même considérait comme la meilleure de ses œuvres, représente le poète non au moment de l'inspiration, mais au moment de la mort. Sa belle tête, sublime de grandeur et de souffrance, repose sur des branches de cyprès.

Outre les nombreux Polonais, beaucoup d'étrangers de passage à Paris à cause de l'exposition prirent part à cette cérémonie. Les Français, bien entendu, n'y manquaient pas non plus. Parmi les illustres amis et les admirateurs fervents d'Adam Mickiewicz, il y en eut cependant qui ne purent pas assister à cette solennité. Tel fut le cas pour Hugo, Michelet et Quinet. Ils écrivirent des lettres qui furent lues en public et dans lesquelles ils disaient être unis de cœur avec les assistants et avec la grande âme de celui qu'ils vénéraient et aimaient profondément.

Une longue période de silence suivit cette cérémonie. Ce silence fut interrompu avec éclat en 1884 par une importante manifestation de sympathie franco-polonaise : la pose d'une plaque commémorative aux effigies de Mickiewicz, Michelet et Quinet au Collège de France, au-dessus

Médaillon de Mickiewicz, Michelet
et Quinet.

de la chaire où professèrent ces trois amis. L'initiative en fut prise par un groupe d'anciens élèves avec, à leur tête, Armand Lévy, qui avait accompagné Adam Mickiewicz dans son expédition en Orient et qui fit la chronique de ce voyage.

Pendant l'inauguration du médaillon Ernest Renan prit la parole pour s'exprimer ainsi sur Adam Mickiewicz :

« Plein de la sève primitive des grandes races, au lende-
« main de leur éveil, sorte de géant lithuanien fraîchement
« né de la terre ou plutôt récemment inspiré du ciel, joi-
« gnant aux intuitions du prophète parfois leurs illusions,
« mais toujours plein d'une imperturbable foi dans l'avenir
« de l'humanité et de sa race, idéaliste obstiné, malgré
« toutes les déceptions, optimiste vingt fois relaps. »

La salle était comble. On y voyait encore, parmi les nombreux assistants, les têtes blanches de ceux qui, au temps de leur jeunesse, puisèrent ici à la source de la beauté et de la science.

Encore un acte, le dernier, qui clôt cette période de la grande émigration polonaise en France ; encore un bien grand accord qui termine la puissante symphonie inspirée par le culte du passé : le solennel transport des cendres d'Adam Mickiewicz en 1890 de Montmorency à Cracovie, cette « Rome Polonaise », comme l'appelait le poète. Dans la « Litanie des pèlerins polonais», Adam Mickiewicz demandait à Dieu de lui accorder un tombeau dans sa Patrie. Sa prière fut exaucée, la Pologne réclama son fils pour lui offrir une suprême demeure, plus digne encore de lui que celle du cimetière sacré de Montmorency. Malgré les mesures sévères prises par la Russie et la Prusse, toute la Pologne envoya ses délégations à Cracovie ; c'était l'époque où l'on savait, dans notre pays, triompher des difficultés, se jouer des interdictions, être « lion et renard ».

Au départ de la France, des paroles d'adieu furent adressées au grand poète polonais par Renan. Ou plutôt, ce ne furent pas des paroles d'adieu, car l'orateur croyait fermement que le poète ne quittait pas la France tout à fait ; quelque chose du meilleur de lui-même, son esprit, son souvenir, y restait.

XIII. — La Guerre Générale Libératrice des Peuples

L'amitié franco-russe s'accrut après la débâcle de 1870. Deux états diamétralement opposés par leur régime se rapprochèrent : le gouvernement de la troisième république et l'autocratique tzar blanc se donnèrent la main. La France le fit dans une pensée de revanche, préoccupée uniquement de réparer les pertes causées par le désastre qu'elle venait de subir. En conséquence, la situation des Polonais séjournant en France s'aggrava à cette époque.

En 1893, la municipalité de la Ville de Paris voulut donner à une petite rue voisine de la rue Notre-Dame-des Champs, qu'avait autrefois habitée Adam Mickiewicz, le nom de ce poète. Or, le Gouvernement ne souscrivit pas à ce projet, bien qu'il figurât sur les plans de Paris à cette époque, et donna à cette rue le nom du peintre Léopold Robert.

De nouveaux émigrés polonais arrivèrent en France après la révolution russe de 1905. Ce furent, d'une part, ceux qui, comme Pilsudski, luttèrent par les armes contre la Russie ; d'autre part, des grands écrivains comme Zeromski qui, par leur plume, entraînaient à la lutte contre l'ennemi. Ils se réfugièrent en France pour échapper à la prison russe, y trouvèrent la possibilité d'exprimer librement leur pensée et aussi de se préparer à une nouvelle lutte. Tel fut l'état des choses jusqu'à l'année 1914, jusqu'à la grande guerre des peuples — au moment où l'émigration polonaise s'acquitta à nouveau de sa dette de reconnaissance contractée envers l'hospitalier pays de France.

Les Polonais qui se sont engagés au service de la France étaient des sujets russes, autrichiens et prussiens, qui, habitant la France, refusaient de répondre à l'appel de mobilisation de leurs pays respectifs. La plupart étaient des artistes, des intellectuels, des étudiants et des ouvriers. Ils savaient manier la plume, le pinceau, le marteau, mais la majorité d'entre eux ne connaissait pas le dur métier militaire. Trois cents de ces engagés furent envoyés pour

leur instruction militaire à Bayonne où ils passèrent quelques mois. Les dames bayonnaises leur offrirent un fanion polonais brodé de leurs propres mains, ayant sur le fond amarante un aigle blanc déployant largement ses ailes. Ce fut le premier fanion polonais d'une unité combattante parmi les alliés.

Les Bayonnais partirent pour le champ d'honneur au cri de « Vaincre ou Mourir ». Ils sont morts presque tous. On les avait appelés le bataillon d'élite ou le bataillon de fer. Les légionnaires polonais se battirent au bord du canal de l'Aisne, sur les champs fertiles de la Champagne, sur les plaines d'Artois. Ils se sont surtout distingués au nord d'Arras. Le 8 mai 1915, le Commandant Osmonde rappela à son détachement qui, pour la première fois devait prendre part à une bataille, les traditions du soldat polonais, lui promit l'honneur d'aller le premier à l'attaque, en exprimant l'espérance qu'il tiendrait sa parole : « Vaincre ou Mourir ». Ce jour-là, les Bayonnais méritèrent une belle citation à l'ordre de l'Armée. Beaucoup de volontaires tombèrent, et tous les officiers. Devant les rares survivants, couverts de sang, uniformes en lambeaux, les troupes françaises défilèrent solennellement en signe d'hommage. Leur mémoire resta glorieuse. On se souvint d'eux le jour où l'on put former une véritable armée polonaise. Le 22 juin 1917, au camp de Mailly, le Président de la République française accrocha la Croix de Guerre au fanion des Bayonnais, glorieux lambeau percé de balles, et en mai 1925, on éleva à Fargette un monument pour célébrer la mort de ceux qui avaient consacré leur jeune vie à une noble cause.

XIV. — Victoire d'Outre-tombe

Les conditions économiques d'après-guerre firent que la France manquait de main-d'œuvre, tandis que la Pologne ne pouvait utiliser toute la sienne. Aussi un nouveau contingent d'émigrés commença à affluer vers la France. — Après la fraternité d'armes, la fraternité des deux peuples dans le travail. — Les ouvriers polonais sont, aujourd'hui, nom-

Tombeau de Slowacki au cimetière Montparnasse.

breux partout ; dans les usines, dans les mines du Nord, dans les exploitations agricoles. Les plus importants centres polonais se trouvent dans le nord de la France. Ils y forment comme du temps de la grande émigration d'autrefois, de véritables cités. Ils y possèdent leurs écoles, leurs églises, leurs cinémas, leurs journaux, en un mot leur vie propre, complète et bien organisée. Il en est de même à Paris. Bien que beaucoup d'ouvriers polonais fassent partie des syndicats professionnels français, ils y ont encore des groupements spéciaux, ayant pour but leur développement intellectuel et moral, ainsi que la conservation de leur esprit national. La question des colonies polonaises en France est à l'ordre du jour dans les milieux intéressés. Groupés dans certaines régions, comme nous venons de le voir, dans d'autres, les Polonais vivent encore isolément dans les bourgs, les villages et les fermes. Il arrive fréquemment d'apercevoir tout à coup dans ce beau jardin qu'est la France, une fleur inconnue ici : une jeune fille polonaise dans son costume de paysanne aux couleurs éclatantes de coquelicot ou de bleuet.

Les étendards et les inscriptions des rubans et couronnes qui faisaient leurs adieux au grand poète Jules Slowacki, lors du retour de ses cendres en Pologne, offraient une image aussi vraie que poétique, de la vie des émigrés polonais en France. Toutes les associations professionnelles, sportives, littéraires, artistiques, s'empressèrent, en effet, de rendre leur dernier hommage au poète national.

Une certaine presse hostile tenta de créer la légende des bandits polonais en s'appuyant sur quelques faits isolés. La réalité démentit cette légende calomnieuse. De nombreux employeurs français témoignent, au contraire, en faveur de l'ouvrier polonais, louant, entre autres, sa capacité d'adaptation aux conditions de vie nouvelle, son inépuisable persévérance et sa ténacité.

Outre l'émigration polonaise ouvrière, il y a, en France, notamment à Paris, une nombreuse colonie d'artistes polonais. L'art polonais, chose intéressante à constater, commença à se frayer la voie en France lorsque la grande poésie semblait assoupie et que la question polonaise fut délaissée. Les tableaux de nos peintres qui recueillaient ici lauriers et récompenses firent leur apparition dans les Salons parisiens vers 1860. Les sujets de ces tableaux ne montraient pas toujours la Russie sous un aspect favorable.

Tel était le cas du tableau de Jean Matejko, « Rejtan », protestant contre les brutalités de Catherine II, tableau pour lequel notre artiste reçut la médaille d'or à l'Exposition Universelle de 1867.

Aujourd'hui, les artistes et les hommes de lettres polonais ne se croient pas tenus de résister à l'attraction de Paris ; venant puiser dans les ressources infinies de la Ville Lumière, ils ressentent son charme avec joie. Ils ajoutent au trésor constitué par l'apport des différents peuples des valeurs qui leur sont propres, des éléments purement polonais.

Mais la Pologne ressuscitée, en reprenant son rang au milieu des autres États européens, ne veut pas rompre avec le Passé. Elle tient, au contraire, à souligner son union avec la grande émigration, attester que les efforts de celle-ci n'ont pas été vains, que nous devons nos joies à ses souffrances et que l'émigration a remporté une victoire d'outre-tombe.

Le solennel transfert des cendres de Jules Slowacki en Pologne (le 14 juin 1927) en fut la preuve ; l'imminente inauguration à Paris d'un monument d'Adam Mickiewicz, œuvre du plus grand sculpteur français de nos jours, Antoine Bourdelle, en sera une autre.

Après l'avoir fait pour Adam Mickiewicz, la nation polonaise réclama la dépouille mortelle de Jules Slowacki. On est allé le chercher dans ce cimetière de Montmartre, où, grâce à l'hospitalité de la nation amie, il reposa pendant de longues années au milieu des morts français.

Les cendres de Jules Slowacki furent d'abord transportées du cimetière de Montmartre à l'Église polonaise de l'Assomption, magnifiquement décorée de tentures aux couleurs françaises et polonaises. Autour du catafalque, recouvert d'une draperie blanche et rouge sur laquelle se détachait l'aigle polonaise, brûlaient des torches. Les urnes de bronze d'où sortaient les flammes étaient enveloppées de feuilles de chêne, arbre tant aimé en Pologne. Ces flammes, vertes et or, semblaient être allumées par quelque personnage fantastique du théâtre de Slowacki.

Les représentants du gouvernement français vinrent en grand nombre. Le Cardinal Dubois donna lui-même l'absoute. Après la cérémonie religieuse, le cercueil fut transporté pour quelques heures à l'Ambassade de Pologne, ce coin de terre polonaise au sein du pays de France. Le cortège se dirigea vers la place de l'Alma à travers la place

de la Concorde et les Champs-Élysées. Les étendards multicolores flottaient dans l'air limpide d'une radieuse matinée. A leur suite, les couronnes de fleurs qui, au dire du poète, sont poètes elles-mêmes, étalaient leur beauté simple et splendide. Après les étendards et les couronnes s'avançait le corbillard d'argent portant la chère dépouille. Les cordons du poêle étaient tenus par des jeunes filles en costume national, accompagnées d'enfants et de la jeunesse des universités — car c'est bien par eux et sur leur désir que le poète retourne en Pologne. A l'Ambassade, une chapelle ardente accueille le poète. Dans l'éblouissement de mille lumières, on croit entendre sa voix nous dire : « C'est le rayonnement de mon cœur toujours embrasé. »

Suivant les rites du protocole, la magnificence des pompes funèbres remplit l'édifice. Mais la véritable garde d'honneur, ce sont ces marins, ces militaires, ces sokols, ces étudiants qui, silencieux et fervents, rendent à notre grand mort le plus touchant des hommages. Ce sont eux, quand vint l'heure de la séparation, qui prirent sur leurs épaules les nobles reliques, ce cher symbole de notre grande poésie libératrice et immortelle, les remirent à ceux qui étaient venus de Pologne les chercher, et leur dirent : « Retournez dans la Patrie. »

Lors des premières funérailles de Jules Slowacki, c'est une poignée de terre natale qui recouvrit les paupières closes du pèlerin polonais, aujourd'hui contenue dans une urne, un peu de cette terre française qu'il aima et qu'il emporta avec lui, veillera pieusement sur son sommeil commencé ici pour se poursuivre là-bas.

Après l'échange entre les deux peuples du sang, de l'amour, du génie, l'échange des terres, le plus simple, mais en même temps le plus émouvant des symboles de fraternité.

* * *

Les fêtes de Slowacki finies, nous voilà à la veille d'une autre fête : fête d'inauguration sur la place de l'Alma, une des plus belles places de Paris, du monument d'Adam Mickiewicz, œuvre d'Antoine Bourdelle. C'est encore un échange du génie des deux peuples, comme il y en a déjà eu tant au cours des siècles précédents.

Statue de Mickiewicz, par Bourdelle.

Le grand homme qu'est le sculpteur a su pénétrer l'âme du poète, la plus belle incarnation de l'âme polonaise, la grande cloche des douleurs polonaises. Il a su pénétrer aussi le drame sanglant de notre émigration, et sur ce fond voir Adam Mickiewicz sublime, non seulement par son génie, mais aussi par la puissance de son cœur, embrassant d'amour l'humanité toute entière.

L'intuition artistique du Maître Bourdelle lui fit voir Mickiewicz tel qu'il pouvait être au moment de l'expédition d'Orient quand, éternel voyageur, il prit son bâton de pèlerin et s'en alla dans les chemins remplis d'épines, les blessures de la route n'amenant sur ses lèvres que ces paroles de sublime résignation et de foi inébranlable dans l'efficacité de la souffrance : « Frères, il faut souffrir. »

A ses pieds, la Pologne ailée déploie ses ailes, tel un aigle prêt à voguer vers les cieux. Mais ses mains sont enchaînées.

La voilà libre aujourd'hui, libre grâce non seulement à nos efforts, mais aussi grâce à ceux qui ont souffert pour elle, à ceux qui ont chanté sa prochaine résurrection, à ceux qui n'en ont jamais douté.

On peut dire que notre résurrection actuelle est la victoire de tout notre passé, victoire d'outre-tombe, dernier chapitre triomphal de cette épopée sévère et grandiose que fut l'émigration polonaise.

TABLE DES MATIÈRES

I.	Gloire aux vaincus	3
II.	Le roi des exilés	7
III.	Pour notre liberté et pour la vôtre	10
IV.	Messagers de la Bonne Nouvelle	13
V.	Je t'aime, exil!	16
VI.	Nations amies	21
VII.	Les dames polonaises et les femmes polonaises	27
VIII.	Sancti Minores	31
IX.	Œuvres et institutions	35
X.	Illusion de la Patrie	42
XI.	Les croix tombales	48
XII.	Mickiewicz	51
XIII.	La guerre générale, libératrice des peuples	56
XIV.	Victoire d'outre-tombe	57

Imprimerie Alençonnaise, 9-13, rue des Marcheries Alençon

Les Éditions des " AMIS DE LA POLOGNE "

Déjà Parus

SLOWACKI, *Pages choisies.*
MARYA KONOPNICKA, *Contes (trois séries).*
E. NOUVEL, *Sobieski.*
— *Kosciuszko.*
— *Poniatowski.*
A. WYLEZYNSKA. *Jeunes poètes polonais.*
Comment se renseigner sur la Pologne (épuisé).
E. BONFILS-LAPOUZADE, *Sienkiewicz.*
S. ROMIN, *Pilsudski.*
Dr H. BON, *Itinéraire en Pologne.*
M. DE VAUX-PHALIPAU, *La Blota Lusacienne.*
— *Budysin.*
ZEROMSKI, *Pages choisies.*
MICKIEWICZ, *Pages choisies.*
FREDRO, *Trois Médecins pour un Malade.*
REYMONT, *Quelques Pages.*
ROSA BAILLY, *Histoire de l'amitié franco-polonaise.*
— *Vilno, ville polonaise.*
— *A la Gloire de Léopol.*
— *Bydgoszcz.*
— *Petite Histoire de Pologne* (60e mille).
— *La Pologne renaît* (épuisé).
MARCELLE WEISSEN-SZUMLANSKA, *Dans la campagne polonaise.*
Guide de Pologne.
Traitons nos amis en amis (les ouvriers polonais en France).
La Haute-Silésie à la Pologne (tract).
Dantzig, un danger pour la paix du monde (tract).
La Pologne d'aujourd'hui (tract).
Deux Hymnes Polonais.
Cartes Postales de la Pologne.

Paraîtront prochainement :

La Bataille de Varsovie.
Chants populaires de Pologne.
Histoire de la Littérature Polonaise.
Grands Savants Polonais.

etc., etc.

" Les Amis de la Pologne "

Revue Mensuelle Illustrée

" LES AMIS DE LA POLOGNE "
16, rue de l'Abbé-de-l'Epée, PARIS (5e)

Téléphone : GOBELINS 62-10
Compte de Chèques Postaux : PARIS 880-96